

A LA (RE)CONQUETE DE SOI

Le projet d'entreprise comme levier d'accomplissement de soi

Parcours de femmes participant à la formation
« Affaires de Femmes, Femmes d'Affaires » (session 2016 à Charleroi)
organisée par Crédal

Anne-Catherine de Neve de Roden

Janvier 2017
Université catholique de Louvain
Université de Namur
Centre AVEC

A tous ceux que j'aime et qui me donnent la force de déployer mes ailes

1- INTRODUCTION

A l'origine, je m'étais imaginée travailler sur les déterminants sociaux de la pauvreté et de l'exclusion et sur l'impact de ces dernières sur la perception du temps, ou sur l'identité et l'image de soi, ou encore sur la manière d'intégrer les paradigmes néolibéraux d'autonomie, de responsabilité et de volonté individuelle – je n'étais pas encore très fixée. Tout un été, j'ai lu sur la pauvreté. Très enrichissant.

Quand, finalement, à la fin de l'été, pour des raisons essentiellement pragmatiques – proche, facile d'accès, circonscrit dans le temps – j'ai fait le choix de suivre la formation « Affaires de Femmes, Femmes d'Affaires » et de me pencher sur l'histoire de ces femmes demandeuses d'emploi qui projettent de se lancer comme indépendantes, il me faut reconnaître que je n'étais ni complètement convaincue ni particulièrement enthousiaste. Je ne démordais pas de la précarité et de la pauvreté et, en relisant les premières interviews que j'ai réalisées des conseillers Crédal, je me suis rendu compte à quel point j'ai essayé de faire coller le matériel que je collectais à ce sujet auquel je m'accrochais, fût-ce à l'emporte pièce. « Oui, mais, est-ce qu'elles ne peuvent vraiment pas faire autrement ? C'est parce qu'elles vont perdre leur chômage qu'elles sont là ? Ce sont des femmes seules ? Et elles ont des enfants ? Elles n'ont pas d'autres choix ? » étaient les questions que je répétais en boucle. Je n'avais pas envie d'entendre parler de projet d'entreprise, de business plan, d'étude de marché ou d'aptitudes entrepreneuriales. Ni même, à bien y réfléchir, de genre, de féminité, de maternité ou d'équilibre vie privée, vie professionnelle.

Trop proche de moi, sans doute : n'avais-je pas moi-même endossé le costume sur les coutures duquel j'allais me pencher ? Violence du milieu du travail, sortie de l'emploi, perte d'identité, femme au foyer par nécessité, sentiment de nullité et d'inutilité... Je la connais bien cette spirale dont je me suis sortie vaille que vaille avec un projet d'indépendance qui, sur le papier en tous cas, ne devait pas tenir trop droit sur ses jambes. La procrastination, le défaut de sens pratique, les boulettes administratives, l'indécision chronique – ah ! Celle-là... –, la peur panique à l'idée de parler de son projet, le temps comme suspendu entre deux *to do list* remises aux lendemains, l'enfer des détails... De tout ça, je voulais m'éloigner, ne plus trop y penser. Certainement pas m'y confronter.

Donc, oui, je pense que ce fameux effet miroir, dont on nous disait qu'il venait surprendre le chercheur et le chercher au plus profond de lui-même, je l'ai expérimenté en écoutant les huit femmes à qui je vais donner la parole dans les prochaines pages. Et donc, non, vraiment, ce que j'y trouvé, ce n'est pas ce que j'y cherchais. Pas du tout. C'est ce qui, tout au contraire, m'a trouvée.

Quand je les ai interrogées sur ce qui avait motivé leur décision de se lancer dans un projet de d'entreprise, les femmes AFFA, comme je les appellerai, m'ont parlé de toutes ces femmes qu'elles sont (et des autres aussi, qu'elles ne sont pourtant pas), de leurs angoisses, de leurs craintes, beaucoup ; un peu de leurs fiertés. Elles m'ont parlé de leurs combats, des batailles perdues d'avance et de celles dont on ne sait pas comment cela finira. Elles m'ont parlé des grands courants de fonds qui les ont emmenées sur des rivages qu'elles ne voulaient pas explorer, des stratégies – bricolages identitaires parfois – qu'elles ont mises en place pour tenter de les quitter. J'ai reçu beaucoup de leçons de vie et pris pas mal de notes mentales.

Et ce projet d'entreprise qui les a amenées à s'inscrire à la formation AFFA est certainement l'une de ces stratégies. Il fait partie d'un plan pour (re)gagner une place moins incertaine – il y avait tout compte fait bien de la précarité –, plus digne, plus investie de sens dans la société. Ce projet d'entreprise, c'est aussi une partie d'un processus dans lequel elles se sont toutes engagées – encore timidement pour certaines, résolument pour d'autres – pour se (ré)approprier le pouvoir d'agir sur leur vie, le pouvoir de décider pour elles-mêmes de ce qui compte et qui mérite de se battre et de se mobiliser, quels que soient d'ailleurs les déterminants sociaux ou de genre qui marquent leur parcours.

2- PRELIMINAIRES

LE TERRAIN : AFFAIRES DE FEMMES, FEMMES D'AFFAIRES

La formation « Affaires de femmes, femmes d'affaires », organisée par Crédal depuis plus de 12 ans, s'adresse aux femmes demandeuses d'emploi inoccupées qui portent un projet d'entreprise et entament une démarche d'auto-entrepreneuriat. Le programme existe en Wallonie et à Bruxelles et il est spécifiquement réservé aux femmes demandeuses d'emploi inoccupées et domiciliées respectivement en Wallonie ou à Bruxelles.

La formation vise à leur donner des outils, à vérifier la faisabilité et la rentabilité de leur projet et à mettre en place un plan d'action qui leur permette de le concrétiser ou le cas échéant de rebondir vers autre chose : formation ou reprise d'emploi. Intensif et complet, d'une période de deux mois, ce programme comprend du travail de recherche sur le terrain, du coaching individualisé et en sous-groupes ainsi qu'une quinzaine d'ateliers collectifs pratiques pour vérifier la viabilité du projet.

Au sein de Crédal, le programme est organisé par l'équipe de Crédal Accompagnement, le pôle accompagnement des entrepreneurs. L'équipe est coordonnée par Marie Ledent, qui est à l'origine du programme. Au sein de l'équipe, ce sont plus particulièrement deux conseillers qui s'occupent d'accompagner les formations : Sylvain et Yasemine. Fernand, un conseiller plus âgé, « historiquement » chargé de cette formation, intervient encore ponctuellement pour l'un ou l'autre atelier.

La session 2016 de la formation « Affaires de Femmes et Femmes d'affaires » s'est tenue à Charleroi entre le 18 septembre et le 19 décembre 2016 ; en parallèle de la session organisée à Bruxelles aux mêmes dates et selon la même organisation. A Charleroi, 11 femmes ont participé à la session. Elles ont préalablement participé à une séance d'information et ont rencontré Sylvain lors d'un entretien préliminaire d'orientation, au cours duquel il a vérifié leur « éligibilité » dans la formation. Le groupe est accompagné tout le long du processus par Sylvain, accompagnateur en création d'entreprise. Les ateliers sont animés par des formateurs externes, experts des questions abordées.

A la fin de la formation, les participantes ont rencontré Sylvain lors d'un entretien individuel de bilan, où elles ont été invitées à faire un bilan de l'avancement de leur projet. Une journée de clôture, cette année organisée conjointement avec les participantes de la formation de Bruxelles et de Charleroi, permet de faire une évaluation de la formation et de « pitcher » une dernière fois son projet, de manière informelle avec les participantes de la formation organisée dans l'autre ville et ensuite, de manière formelle, pour celles qui le souhaitent, devant des conseillères en crédit de Crédal. L'exercice est prévu pour préparer les participantes à défendre leur projet devant un comité de crédit.

LE RECUEIL DES DONNEES

Le recueil des données s'est déroulé entre le 9 septembre et le 19 décembre 2016. Les données ont été recueillies lors de :

- 4 interviews semiS dirigées avec les personnes impliquées chez Crédal dans la formation, d'une durée moyenne d'une grosse heure, précédant les observations sur le terrain et les entretiens avec les participantes et permettant de dégager des grandes clefs de lecture ;
- 8 entretiens narratifs avec des femmes participantes, sur une base volontaire ;
- l'observation de
 - une séance d'information organisée à l'intention des porteurs de projet, obligatoire pour les personnes qui envisagent de suivre la formation AFFA ; qui m'a permis de prendre connaissance du cadre qui était donné aux participantes
 - un entretien d'orientation entre le formateur de la session de Charleroi et l'une des participantes à la formation (qui sera interrogée dans le cadre de cette étude) ; entretien au cours duquel les objectifs professionnels et les attentes vis-à-vis de la formation sont explicitées ;
 - 6 journées ou demis journées de formation, y compris la journée de clôture avec les participantes des deux sessions ;
- des conversations informelles avec les membres de l'équipe Crédal Accompagnement.

Pour recueillir le témoignage des femmes, c'est la technique de l'entretien narratif qui a été suivie afin « *de mettre au jour le rôle des représentations, des valeurs, des projets familiaux et sociaux qui ont joué dans l'orientation de leur trajectoire de vie, de révéler la manière dont ces processus se sont concrètement accomplis, de cerner les formes d'articulation du social et du psychologique dans la formation et l'actualisation de dispositions entrepreneuriales.* »¹

Au cours de ces entretiens, c'est l'histoire de vie et l'histoire du parcours professionnel qui ont été réinterrogées pour chercher à identifier les facteurs qui font sens pour comprendre où s'enracine le projet entrepreneurial dans la trajectoire de vie.

Les entretiens ont constitué « *un moment de co-analyse où le chercheur et l'interviewé réfléchissent ensemble pour comprendre l'histoire du sujet.* »² Cette dimension de co-analyse a été correctement perçue par les femmes qui ont exprimé à plusieurs reprises le fait *de comprendre des choses* au cours de l'entretien :

C'est dingue, je n'avais jamais fait le lien avec ma grand'mère, pourtant c'est la seule entrepreneure de ma famille et elle a toujours été pour moi... Enfin... (...) Elle était vraiment chouette et si je pouvais lui ressembler... (...) Maintenant que tu me le fais remarquer, enfin que je te le dis, je vois bien le lien. Il va falloir que je creuse tout ça [elle rit].

L'espace de parole qui a été proposé à ces femmes est un espace que je voulais dépourvu de jugement et totalement bienveillant. L'attitude d'écoute adoptée pour encourager les femmes à se livrer à cet exercice est celle de l'empathie et de l'assentiment inconditionnel. Cet espace où se dire sans jugement a été fort apprécié par les femmes et a incité certaines qui avaient refusé de témoigner à finalement se manifester.

¹ PAILOT (2003), p. 29.

² PAILOT (2003), p. 22.

Je ne voulais pas, hein, faire ton... truc, l'interview. Je ne voyais pas trop à quoi ça allait servir. Mais ce sont les autres qui m'ont dit... Il paraît que ça fait du bien de te parler. C'est vrai qu'on n'a pas souvent quelqu'un qui vous écoute, hein. Alors, tu vois, je suis là.

Les témoignages seront présentés de manière anonyme. Ils ont été modifiés en ce sens : noms, villes, etc. et ne sont « identifiés » par un pseudonyme que quand la logique du récit l'impose.

PARTI PRIS (ET ASSUME)

Lors de la première journée de formation, à laquelle je participe, Sylvain me donne la parole pour me présenter et expliquer les raisons de ma présence dans le groupe. J'explique aux participantes le sujet de la recherche. Je leur parle aussi de mon expérience comme indépendante et du processus qui m'y a conduite, un processus assez similaire finalement à celui qui les a amenées à s'inscrire à la formation. Au cours de la journée, j'interviens de temps en temps, en accord avec Sylvain, et je participe aux exercices pour créer le contact. Valérie, la participante dont j'ai suivi l'entretien d'orientation, marque clairement sa connivence avec moi et m'interpelle amicalement tout au long de la journée. Je pense que son « vote de confiance » à mon égard ainsi que le facteur d'identification (je suis une femme et je suis passée par le même cheminement qu'elles) participent à la confiance que les autres femmes m'accorderont elles aussi assez vite. J'assisterai à un total de 6 journées ou demi-journées de formation.

Si, à l'entame de mon étude, je pensais sélectionner les femmes que j'interviewerais sur base de leur parcours, au moment de leur présenter le sujet de mon enquête et de leur demander leur participation, je ne me sens pas le cœur d'opérer une sélection parmi elles. Plus tôt dans la journée, Sylvain avait procédé à la composition des « cercles » – des petits groupes au sein desquels les femmes sont invitées à interagir tout au long de la formation – et j'avais senti un certain malaise parmi elles quand elles avaient découvert que Sylvain les avait réparties sur base de critères non explicités et qui ne correspondaient pas forcément aux affinités qu'elles s'étaient ou non découvertes entre elles. A ce moment, je prends conscience qu'en les sélectionnant sur base de critères difficiles à expliciter – l'impact des déterminants sociaux sur la précarité aurait certainement été le fil de mon approche si j'avais dû opérer le choix à ce moment-là –, je ne ferais que reproduire les mécanismes d'exclusion arbitraire à l'œuvre dans le marché du travail. J'ai donc préféré les laisser libres de choisir ou non de me parler. Cinq d'entre elles dont Valérie, naturellement, se portent immédiatement volontaires. Je n'insiste pas auprès des autres.

Au cours de la formation, j'assiste donc à plusieurs journées à Charleroi pour faire connaissance avec les femmes et observer les interactions. Je note quand je reviens qu'elles semblent heureuses de me revoir. Au cours des journées de formation auxquelles je participe, j'organise, de manière informelle et selon leur propre calendrier, les entretiens individuels avec les femmes qui ont accepté de me parler. Initialement j'avais prévu de travailler avec des récits de vie et je prévoyais d'en faire 3 de 5 ou 6 heures chacun. Compte tenu du nombre de femmes qui ont accepté de me parler, je revois mon ambition à la baisse, et je circonscris désormais l'entretien au projet d'entreprise.

Le premier entretien que je réalise est celui de Valérie, la participante que j'avais suivie lors de son entretien d'orientation. Quand lors de ma seconde journée de présence, je demande

qui veut commencer, elle se porte de nouveau immédiatement volontaire. Il n'y a ce jour-là pas de salle libre mais Sylvain m'a proposé de m'installer dans un coin de la salle commune, où se déroulera une séance de travail en sous-groupe. Nous ne dérangerons donc pas. Nous nous installons et je reprecise le cadre de mon enquête. Je pose ensuite à Valérie la question que je poserai à toutes les participantes : qu'est ce qui fait sens dans ton parcours pour expliquer ton envie de te lancer dans un projet d'indépendante ? Qu'est ce qui t'a poussée à l'envisager et qu'est ce qui t'a freinée dans ton projet?

Valérie se lance dans le récit de son parcours professionnel. Mais au bout d'un moment, des événements de sa vie privée surgissent et le récit devient de plus en plus intime. A un moment de l'entretien, je sens comme une hésitation, puis Valérie revient en arrière dans son récit et entame une autre lecture de son parcours professionnel : accidents de la vie, violences subies, problèmes relationnels qui viennent la remettre en question jusque dans son identité et dans son inscription au monde.

Dans l'émotion de son récit, Valérie se met à pleurer et je suis tellement touchée par ce qu'elle raconte que je suis proche de l'accompagner. Je me fustige mentalement : je n'ai ni mouchoir ni privauté ni aucune compétence pour accueillir un tel récit, sinon mon empathie qui déborde elle aussi. L'émotion de Valérie n'a pas échappé aux autres même si, à distance, elles n'en perçoivent pas le sens. Je ne suis pas du tout préparée à une telle franchise, à une telle intimité et je me sens terriblement mal à l'aise. J'essaie à plusieurs reprises de la stopper mais c'est comme si une vanne s'était ouverte et rien ne peut plus l'endiguer. Je lui cède ici la parole, au moment décisif où elle décide de me parler, en retranscrivant l'entretien avec mes notes.

A : Oui, c'est ça.

[Silence qui dure]

A : Il faut dire que pfff...mon époux et moi, on a eu un parcours quand même pff... difficile, tu vois... On a eu beaucoup de choses qui se sont pff... succédées au point de vue familial, quoi. Il y a eu mon époux qui a eu une perte de connaissance pendant une heure et demi et puis qu'on a vu qu'il avait ce fameux kyste. Et puis euh... et puis il y a eu l'opé... il a dû se faire opérer. C'était quand même une grosse opération, quoi. Il était dans les grands traumas. Et puis il a perdu son poste chez mon frère. Voilà et... (...)

Le récit se poursuit ici sur un épisode dont la teneur particulièrement intime et douloureuse me semble sortir du cadre de cette étude. Je le coupe donc.

[Sa voix s'étrangle et je l'entends à peine. Je n'étais pas préparée à cela.]

AC : Oooh...

A : Donc, pff... il y a eu quand même [elle ravale un sanglot. Ses yeux sont embués. Elle cherche à reprendre ses émotions] euh un passé lourd, quoi [Elle me sourit]

AC : Tu n'es pas obligée de m'en parler, hein.

[Elle perd pied et commence à pleurer. Elle essaie de se faire toute petite.]

AC : Valérie, tu ne dois pas, tu n'es pas obligée...

[Elle ne m'écoute pas. On dirait que maintenant qu'elle est lancée, rien ne peut plus l'arrêter. Elle continue dans un sanglot. J'ai du mal sur le moment à comprendre ce qu'elle me dit. Je ne la fais pas répéter et j'espère que l'enregistrement sera audible malgré le bruit ambiant. Je me donne des claques mentales d'avoir accepté qu'on reste dans la salle commune. Je ne m'attendais pas du tout à ça, en orientant l'entretien sur le projet professionnel.]

A : *Puis, il y a eu ma maman, qui a eu un cancer [Elle s'étrangle]*

AC : *Est-ce que tu veux qu'on aille dehors ?*

A : *Non, non... qui a eu un cancer et qui l'a mal vécu. Même que son traitement se passait bien, donc elle a voulu se suicider, donc elle s'est jetée de la fenêtre de la chambre à coucher. Et donc à partir de là, j'ai déjà mis beaucoup d'écart entre eux et nous, quoi, parce que je n'avais pas accepté. Et puis après, il y a eu justement (...)*

Je recoupe.

[Elle ravale un sanglot]. Il y a eu plusieurs années beaucoup de choses qui se sont cumulées au niveau émotionnel et familial... et puis ici encore le problème de santé de mon époux [Elle pleure] Et donc tout ça, ça fait que tu as des visions de la vie différente, des objectifs, et que tu es à la recherche d'autre chose.

[Silence. Elle pleure encore doucement. J'ai envie de pleurer avec elle. Du coup, j'essaie de la consoler. Je me dis que je sors certainement du cadre de l'entretien et de mon rôle et puis tant pis ! Je décide mentalement que ce sera ma version de l'observation participante. Je participe à sa douleur alors je voudrais l'apaiser]

Ce premier entretien qui m'a laissée comme groggy – ainsi que le suivant qui se déroule dans les mêmes conditions et selon le même schéma – déterminera ma manière d'aborder la suite de l'étude. A l'avenir, d'abord, je m'assurerai toujours d'avoir un endroit calme (et des mouchoirs dans mon sac) pour les écouter. Globalement, tous les entretiens se dérouleront d'ailleurs grosso modo selon la même structure narrative : une première partie plus formelle – que je qualifie dans mes notes de temps d'apprivoisement – égrène la suite plus ou moins chronologique des événements du parcours professionnel, surfant sur la surface de l'histoire de vie, puis après une sorte de déclic et de lâcher-prise parfois clairement explicité – *Bon, allez, je vais être honnête, hein* – une deuxième partie qui, revenant sur les événements déjà évoqués, s'engage de plus en plus profondément dans l'histoire de vie et en exhume les raisons les plus intimes, celles que l'on ne dit pas, celles qui sous la surface créent les courants de fonds sur lesquels la vie est emportée parfois là où on n'aurait jamais voulu aller.

Ce premier entretien déterminera aussi le regard que je porte désormais sur le parcours et l'histoire de ces femmes, ces battantes qui puisent dans leurs ressources pour s'extraire d'une condition qui les blesse ou qui blesse ceux qui leur sont chers. Il motivera ma détermination à leur rendre hommage dans ce travail. A donner une place digne au récit de leurs blessures et à dévider le fil de leur histoire vers cet avenir qu'elles rêvent différent.

Finalement, il changera aussi ma lecture du projet de création d'entreprise. Bien sûr, il est un outil d'émancipation économique. Bien sûr, il est un tremplin vers un mieux social ou une manière de prendre en compte dans le travail ce que l'on est, ses valeurs et ses priorités, sa vision de l'avenir; mais peut-être n'est-il pas que cela ? Peut-être est-il bien plus que cela ?

C'est au cours de ce premier entretien que je noterai dans la marge de mon cahier ce que j'ai choisi de donner comme titre à ce travail : *A la (re)conquête de soi. Le projet d'entreprise comme levier d'accomplissement de soi* et que je déciderai de considérer leur projet professionnel et – quel que soit leur degré de faisabilité, quel que soit leur potentiel économique et même quelle que soit leur chance d'aboutir sur la création d'une entreprise – comme un acte de courage fou, parfois désespéré, souvent sans espoir de succès ; un de ces moments où se dressant – comme l'un de ces héros tragiques des lectures de mon enfance qui s'opposaient aux dieux pour gagner leur indépendance – et se saisissant à bras le corps de sa destinée, l'individu devient une personne.

C'était un peu comme une rupture. Une différenciation, quoi. J'ai eu l'impression que je naissais à ce moment-là. (...) Maintenant je vais continuer à me donner du temps, du temps pour me donner naissance et mettre en place un projet qui a du sens pour moi.

3- AUX ORIGINES DU PROJET

RUPTURES PROFESSIONNELLES ET ACCIDENTS DE LA VIE

Sans le burn-out, je ne serais pas là. Enfin burn-out, c'était finalement plus une dépression. Mais il y a plein de choses sans lesquelles je ne serais pas là. Sans mon histoire de vie, je ne serais pas là. Sans le décès de mon papa, je ne serais pas là. (...)

Depuis les travaux de A. Shapero sur les motivations entrepreneuriales³, il est communément admis qu'aux origines du projet d'entreprendre – que le futur l'entrepreneur soit dit « par nécessité » ou « par opportunité » –, il y a un événement (ou une série d'événements) qui déclenche le passage à l'indépendance. Cet événement peut être d'ordre professionnel ou privé, négatif ou positif : « (...) la décision d'entreprendre est corrélée au contexte dans lequel l'entrepreneur se situe. Il [Shapero] observe que la plupart des entrepreneurs ont subi un « accident » dans leur vie personnelle ou professionnelle, qu'il nomme « déplacement » : licenciement, insatisfaction dans le travail, divorce, deuil, maladie, tout événement qui peut conduire un individu à entreprendre. Cette notion de déplacement, issue de l'approche psychanalytique, ouvre la porte à une vision non plus uniquement fonctionnelle, mais contingente, de l'entrepreneur. Ces circonstances peuvent être des éléments positifs (push) ou négatifs (pull)»⁴.

Et, en effet, pour les femmes AFFA, le projet d'entreprendre émerge d'un contexte d'emploi oppressant, parfois blessant, en décalage avec ce l'on voulait être, d'une histoire de vie compliquée et douloureuse, bref d'un ensemble de conditions qui fait barrage au bien-être individuel et familial, qu'il soit économique (pouvoir assurer la subsistance de la famille dans des conditions acceptables), social (trouver sa place dans la société et s'épanouir dans ses activités), voire symbolique (trouver le moyen d'être soi-même). Elles ont « un réel désir conscient de changement » et « souhaitent donner de la valeur à leur parcours, en se situant à un autre endroit de la création de la chaîne de valeur. »⁵

Dans leur récit, toutefois, si certains événements portent parfois à eux seuls la force ponctuelle de leur décision de changement – ce qui donne l'impulsion nécessaire pour se lancer –, c'est davantage l'histoire de leur parcours, comprise comme l'enchaînement de circonstances et d'événements subis ou décidés, tissant la trame enchevêtrée de leur parcours professionnel et de leur parcours de vie, qui semble porteuse, dans sa globalité signifiante, du projet d'entreprendre. Dans les histoires qui nous ont été confiées, ce n'est pas un événement unique qui vient chambouler le cours lisse d'une histoire ne portant aucun germe de changement mais une succession d'évènements qui déconstruisent petit à petit le sentiment de pouvoir se réaliser dans le système de l'emploi salarié – ou du non emploi – et, finalement, convainc de se lancer dans un projet d'entreprise, même si ce n'était pas la voie qu'on avait rêvée et qu'on a pas toujours de projet bien précis ni même parfois les aptitudes.

³ SHAPERO (1975).

⁴ TESSIER-DARGENT (2016), p. 74.

⁵ BERNARD (2008), p. 131.

L'idée est là depuis longtemps. Le projet, j'y pense depuis longtemps. Depuis que je cherche du boulot, je me dis : « Mais qu'est ce que je ferais bien ? Qu'est ce que je ferais ? » Mais bon, comme je n'ai pas la motivation et que je suis... enfin, que je n'ai pas les premières qualités de l'indépendant...

Le « marché du travail » est un acteur à part entière dans le parcours des femmes AFFA. Souvent brutal, impitoyable dans la sélection qu'il opère entre les travailleurs, parfois même incohérent ou arbitraire, il restreint les choix disponibles des plus fragiles et les force à faire des choix vécus comme non valorisants. Il est aussi, surtout avec les changements structurels qui le traversent, un facteur de violence organisationnelle. Mondialisation, nouvelles technologies, nouveaux modes de management, flexibilité, concurrence accrue détériorent les conditions de travail et augmentent la pression sur les personnes. Désormais, ce sont les individus qui portent l'effort sur leurs épaules et, quand la pression devient trop forte, c'est la chute. Il n'y aura plus qu'à essayer de se redresser, quitte à y perdre quelques plumes. Durcissement du marché du travail, travail qui blesse, déliquescence dans l'absence de travail, rupture de sens et de valeurs et événements de la vie d'une femme viennent perturber la continuité du parcours professionnel, construisant peu à peu une image heurtée de soi-même et réduisant bien plus que symboliquement l'univers des possibles accessibles ou acceptables⁶. Le projet d'indépendance se situe alors à la croisée d'aspirations personnelles et professionnelles et des conditions d'emploi précaires et insatisfaisantes.

TRAVAIL PRECAIRE OU CHOMAGE, LA SPIRALE INFERNALE

Dans les récits des femmes AFFA, il est omniprésent : le chômage subi ou redouté scande le parcours professionnel de beaucoup d'entre elles⁷, même si elles cherchent à s'en défendre dans le récit et dans la vie. Ainsi Françoise, qui après une première expérience comme indépendante qu'elle arrête après la naissance de son deuxième enfant, alternera les périodes de chômage, de formation et d'emploi.

Donc j'ai arrêté. Ensuite, j'ai fait après des emplois plic ploc comme ça mais j'ai toujours travaillé. Et puis après j'ai fait des formations. Ici dernièrement, j'ai fait une formation à l'étranger en Italie en tant qu'esthéticienne et quand je suis revenue d'Italie, et bien, j'ai trouvé du travail.

A son retour d'Italie, la roue semble tourner : elle trouve enfin un emploi « stable », avec un CDD, mais dans une maison de retraite du CPAS. La démarche de formation a payé : c'est grâce aux deux formations qu'elle a suivies entre les périodes de travail qu'elle est engagée. Pourtant, ce CDD ne la met pas à l'abri, presque trois ans plus tard, d'une nouvelle déconvenue :

Donc je m'occupais des petits vieux, etc. Je travaillais pour le CPAS de ma ville. Mais comme les subsides, il n'y avait plus trop de subsides, ils ont mis fin à mon contrat, enfin, ils n'ont pas renouvelé mon contrat. C'était un CDD à cause des subsides. Voilà.

Françoise ne voit désormais pour gagner sa vie de manière décente – dans les emplois auxquels elle est invitée à postuler par le FOREM, on lui propose des salaires tout juste au-

⁶ C'est bien sûr dans le récit détaillé de leur parcours que l'enchaînement des événements et circonstances conduisant à la décision de se lancer comme indépendant se donnerait le plus à voir, mais pour les besoins de l'analyse, j'ai procédé par thématique. Le portrait de chaque femme qui replace dans leur contexte et leur chronologie tous les événements qui m'ont paru faire sens et dont il sera question dans les pages qui suivent est disponible ici : <https://www.dropbox.com/s/7t2r7wn20knp12v/Certificat-Femmes%20sur%20la%20piste%20d%27envol.docx?dl=0>

⁷ BEAUCAGE (2004).

dessus du seuil de pauvreté – d'autres solutions que celle de créer son emploi. Si elle n'a pas de projet précis, elle s'appuie sur sa précédente expérience comme indépendante et celle de sa mère :

Alors dernièrement je me suis retrouvée au chômage depuis le mois d'avril. Alors je me suis dit : « Que faire ? » (...) Non rester au chômage toute ma vie, ça, je ne pourrais pas rester. Donc c'est ça que je me dis : « Pourquoi pas me mettre en boulangerie ? » Bon, maman l'a déjà fait. Donc, je veux dire... Ça ne me fait pas peur. Si, ça me fait peur mais ce que je veux dire c'est que je sais ce que c'est d'être indépendante, quoi. Je sais ce que c'est casser des heures, quoi.

Tout comme les femmes d'une enquête réalisée en Lorraine, Wallonie et Luxembourg, dont la majorité était au chômage au moment du démarrage de leur entreprise, Françoise fait le choix « *de quitter une situation professionnelle précaire pour prendre le risque, si leur entreprise connaît des difficultés, d'entrer dans une nouvelle précarité, moins reconnue, plus insidieuse, car se dissimulant derrière un statut socialement « acceptable »*⁸ mais surtout dont elle espère des rentrées financières plus correctes que les postes auxquels son curriculum hasardeux la limite. Tant qu'à *se crever au travail* autant que ce soit pour elle-même et pas pour un patron.

Et Françoise ne se trompe pas sur cette pression financière que fait peser l'intermittence de l'emploi sur les plus fragiles : « *De plus en plus de parcours professionnels sont caractérisés par l'intermittence en emploi et par des temps de travail, donc des revenus, irréguliers et/ou insuffisants. L'une des conséquences très concrètes et immédiates de ce phénomène est que l'emploi ne permet plus d'assurer les conditions de vie au quotidien.* »⁹

Dans cette spirale, les femmes ne partent pas gagnantes, les enfants et la maternité, comme nous le verrons plus bas, étant d'un point de vue strictement professionnel des points de rupture potentiels et des facteurs de risque d'emploi précaire, d'autant plus que le niveau de formation est peu élevé : « *Les femmes non diplômées représentent le groupe disposant du pouvoir de négociation le plus faible et le plus exposé au sous-emploi et aux moins bonnes conditions de travail. La dualisation du marché de l'emploi les relègue dans l'emploi secondaire* »¹⁰ L'âge est également un facteur déterminant, ainsi que l'explique Sylvain :

Pour beaucoup, elles cherchent à sortir de la spirale emploi-chômage. Elles se sentent dévalorisées [il insiste sur le mot] parce que trop vieilles, parce que personne [insiste] ne daigne répondre à leurs offres d'emploi. (...) Typiquement, tu vois quand je les ai en entretien, il y en a presque une sur deux qui me dit qu'elle est trop vieille et qu'elle a des enfants et que donc le marché de l'emploi, il y en a plus.

Boum, tu craques

Dans le contexte actuel, les déterminants sociaux positifs – une formation, des ressources financières, une assise familiale, un réseau actif, etc. – ne protègent pourtant plus d'un « accident du marché de travail », comme le souligne Sylvain :

Au fond de nous, on a tous conscience qu'on pourrait tous se retrouver dans ce genre de situations. Moi y a beaucoup de personnes, parfois, je me dis : « Ça pourrait être ma mère, quoi, où en rien de temps, boum, tu craques... »

Ainsi, pour Caroline, que rien ne semblait pourtant prédestiner à la précarité de l'emploi, le marché du travail, c'est un peu comme un long parcours du combattant qui frise même

⁸ BONNETIER (2005), p. 55.

⁹ HELARDOT (2005) p. 32.

¹⁰ GAVRAY (2006), p. 59.

parfois la traversée du désert. Pourtant, *a priori*, ce n'aurait pas du être compliqué : dotée d'une formation supérieure et, après quelques tâtonnements qu'elle pensait sans conséquence sur son cursus, elle trouve une place dans une grosse société américaine. La voici lancée dans la vie professionnelle et tout semble se mettre en place. Mariée, deux enfants, elle *favorise l'équilibre entre vie privée et vie professionnelle*. Au bout de 10 ans, un licenciement collectif change la donne. Caroline, dont les enfants sont encore petits, *se laisse un peu vivre* et passe les quelques mois de son préavis à en prendre soin¹¹. Quand elle veut *remettre les pieds à l'étrier, je ne savais plus comment chercher du travail. Tout avait changé, en fait, tout, tout*. Au bout de quelques mois de recherches infructueuses, elle commence, presque par hasard, une formation dans le recrutement. La formation la remet en selle, même si à l'époque, il ne semble pas qu'il y ait une réelle urgence à retrouver du travail. Toutefois, sa confiance en elle en a pris déjà, sans même qu'elle ne s'en rende compte, un sacré coup : elle se sent *nulle* et ne sait plus même comment donner un coup de téléphone professionnel. La formation comprend un stage qui achèvera de lui rendre sa confiance en elle et au terme duquel elle est engagée. Le contrat passe par une boîte d'outplacement. Alors que tout se passe bien, six mois après, nouveau licenciement :

Après 6 mois, ça a été de nouveau la grosse claque, quoi. J'ai été convoquée chez mon patron qui m'a dit : Caroline tu prends tes cliques et tes claques et tu t'en vas. C'était la claque qui ne fallait pas me faire. Parce qu'il y avait trop de recruteurs, ils avaient mal géré quoi. Et donc je devais comprendre. Ils ont fait le point avec ma société sur les prévisions de recrutement pour l'année suivante et là ils se rendent compte qu'il y a un recruteur de trop. Et comme j'étais la dernière arrivée, j'étais juste à la fin de ma période d'essai... Et j'aurais du comprendre, quoi...

Ce nouvel incident signe une période où Caroline alternera les périodes de chômage et les périodes d'emploi, tantôt valorisantes, tantôt pénibles, toujours précaires : interim, outplacement mais jamais de contrat signé avec le réel employeur.

Et cela fait 5 ans que je ne trouve pas cette stabilité. Ni la stabilité financière, parce que bon, j'ai le chômage mais c'est quasi rien, ni la stabilité d'emploi parce que je trouve quelque chose, ça ne dure pas et je dois me remettre à chercher. Et par rapport aux autres, c'est difficile aussi, parce que les autres à mon âge, ils ont tous un job depuis des années. Ils ont pris du galon ; même sans le vouloir, ils m'ont pris des responsabilités et le salaire a été avec. Et moi, j'ai l'impression de ne pas progresser, j'ai l'impression de régresser et ça, ça fait mal. (...)

Aujourd'hui, Caroline voit dans son projet professionnel un moyen de se créer la place qu'elle ne trouve pas. C'est clairement un choix par nécessité : elle aurait préféré avoir un parcours comme ces autres qui ont pris du galon. Elle est victime bien malgré elle de « *ces changements structurels du marché du travail [qui] jouent également un rôle prépondérant sur l'accroissement de la création par nécessité, via la précarisation, la sous-traitance et la dérégulation.* »¹²

¹¹ « Aussi, les interruptions d'activité sont rarement choisies, même si les femmes sont contentes de « souffler un peu », ou se saisissent d'un moment où elles sont au chômage pour réaliser leur projet d'avoir un autre enfant ou de suivre un stage de formation. On peut les qualifier d'inactives « contraintes » dans la mesure où leur inactivité, plus ou moins longue, résulte le plus souvent du passage du chômage à l'inactivité. Le chômage suit la fin d'un emploi à durée déterminée ou d'un stage ; ou encore elles ont été poussées à démissionner à la suite d'un durcissement des conditions de travail. Il est ainsi fréquent qu'un changement d'horaire désorganise complètement la vie familiale et contraigne les femmes à passer à temps partiel ou à quitter leur emploi. » BATTAGLIOLA (1999), p. 166.

¹² TESSIER-DARGENT (2016), p. 77-78. Voir aussi BEAUCAGE (2004).

Caroline, Françoise et les autres femmes dans leur situation sont d'ailleurs très largement encouragées dans ce sens, non seulement par l'esprit du temps qui valorise la mobilisation des ressources personnelles comme seul facteur de réussite individuelle mais aussi par les pouvoirs publics qui, pour répondre aux enjeux des dernières crises économiques, pousse à l'entrepreneuriat et à l'auto-crédation d'emploi, « *comme outil de résorption du chômage et de réinsertion, invitant chaque individu « désavantagé » à prendre ses responsabilités et son destin en main* »¹³ ; ainsi d'ailleurs que le déplore Yasemine à propos des femmes qu'elle accompagne :

Moi, j'en accompagne beaucoup qui sont en reconversion parce qu'elles n'ont pas d'emploi, parce que le statut d'indépendant vient un peu comme le dernier recours. Beaucoup sont poussées... Peut-être pas clairement le FOREM ou ACTIRIS qui leur dit : « Maintenant tu vas créer ton entreprise », mais quand même... Elles se tournent vers l'entrepreneuriat parce qu'il n'y a pas d'autres solutions et clairement ce n'est pas une bonne chose.

Sans travail, je suis perdue

Les effets délétères de l'absence de travail sur l'image de soi sont bien connus des spécialistes. Ils sont vécus au quotidien par les femmes AFFA. Écoutons-les nous en parler.

Dans une société où le travail est central, en être privé est source de honte :

Et je me dis : « Merde je suis licenciée. Ce n'est pas bien. Qu'est ce que vont penser les gens ? » La honte. La honte sociale. C'est un peu ça, hein. Le coup dans l'orgueil...

Il touche à l'image qu'on a de soi-même et au sentiment de sa propre utilité :

En fait il m'est arrivé plusieurs fois de pleurer, en me disant mais qu'est ce que je vais devenir, quoi. En fait c'est ce sentiment de gâchis, quoi. Le sentiment d'avoir moi une énergie, une envie de donner, une capacité, et bon quand même des expériences derrière moi, et de rester là chez moi sans rien faire. Quand même quel gâchis, quoi.

Je pense que naturellement je suis quelqu'un qui a peu confiance en moi, ça c'est sûr, mais ma confiance, je l'acquière en travaillant, en prouvant quoi, en agissant sur le terrain. Mais quand je quitte le terrain, je la perds. Encore maintenant parce que j'ai des expériences de trois mois, six mois, donc des courts termes, quand je suis dedans je suis boostée. Tout peut m'arriver, je suis à fond dedans. Et le lendemain que je perds mon emploi, je perds toute ma confiance. J'ai l'impression que je suis nulle, je ne sais pas pourquoi.

Quand je suis chez moi, j'ai l'impression que je suis la bonniche de la maison, faire les courses, les lessives, aller chercher les enfants, et j'ai alors l'impression que je suis réduite à ça, pfff... Je me dévalorise, alors.

Il structure aussi le temps :

Les épisodes entre toutes ces expériences, c'est chaque fois très difficile. C'est une descente, une remise en question. Et puis je passe beaucoup de temps seule chez moi et j'ai du mal à structurer ma journée, justement moi qui ai besoin de structure, j'ai du mal à structurer mes journées, à me motiver.

¹³ TESSIER-DARGENT (2016), p. 75

Et finalement, mais sans doute aussi le plus important, sans travail, pas ou peu d'argent. Les portes se ferment pour toutes les démarches du quotidien et il faut user de ruse pour les choses les plus élémentaires :

Parce que j'étais toute seule. Si vous perdez votre emploi... Mais moi je savais bien que ça allait être fini. Mais je montrais ma fiche de paie et je disais : moi, jamais je ne perdrai mon emploi. Je travaille au CPAS, je ne perdrai jamais mon emploi. Donc, voilà, j'ai du mentir. On doit mentir pour obtenir un logement !

Finalement, comme le dit Caroline, *sans travail, je suis perdue.*

LE TRAVAIL QUI FAIT MAL

Et là, de nouveau, les souffrances, les souffrances... Parce qu'on se trouve avec des patrons qui... C'était vraiment euh... C'est même pas de l'exigence, c'est de nouveau, enfin, comme du harcèlement et tout ça.

Pour celles qui ont réussi à s'inscrire dans le travail, qu'il soit durable ou pas, tous les dangers ne sont pas, pour autant, écartés. Les récits des femmes AFFA nous donnent à voir la face obscure du travail, le travail qui fait mal. Violence organisationnelle, licenciements brutaux, harcèlement, concurrence et compétitivité accrues, stress et pression constante effritent les liens sociaux et causent des souffrances au travail parfois intolérables.

Pour se sortir de cette violence, la démission ou l'arrêt maladie sont souvent les seules solutions, face à l'impuissance des syndicats ou à la défection des ressources humaines. Quand ce n'est pas le burn-out qui frappe de plein fouet.

C'est, un jour, au matin, le plus gros burn-out que j'ai eu, je me suis levée et je me suis dit « Non, je ne peux pas. » C'était fini. Je me suis vraiment levée et j'étais incapable de faire quoique ce soit. J'étais comme bloquée sur mon siège et, ce jour-là, je décide de ne pas travailler (...) C'est ça surtout, c'est la fatigue, parce que la fatigue ne me permettait pas d'avancer. J'avais l'impression d'être un escargot, avec toute une maison sur mon dos et toutes les casseroles derrière qui trainaient. Je n'étais plus capable d'avancer.

Autant de solutions qui n'en sont pas, puisqu'elles mobilisent les seules ressources des victimes, forcées de se mettre en situation de risque social et financier pour s'en sortir. Episodes qui grèveront d'autant leurs possibilités de retrouver un emploi décent par la suite. La spirale est enclenchée. Sur les 8 femmes qui ont accepté de témoigner, une seule semble être passée entre les gouttes et ne parle ni de harcèlement ni de burn-out ni de violence au travail. Impossible de citer tous les passages qui y font référence. Je me suis contentée d'épingler deux histoires qui me semblent révélatrices des changements à l'œuvre dans le marché du travail.

Ainsi Myriam, jeune femme d'une belle vingtaine d'années, qui se décrit comme positive, enthousiaste et motivée, rencontrera alors qu'elle vient de se lancer dans la vie active une première difficulté relationnelle avec sa responsable, sans qu'elle puisse en expliquer la raison :

Je ne sais pas... [silence] Je ne sais pas si c'était une frustration, ou ... J'étais vraiment son bouc émissaire. (...) Et... je ne sais vraiment pas pourquoi, elle me voyait rouge, quoi [silence] Elle avait du mal à... Et bizarrement, après on avait essayé d'arranger les choses, et elle s'est excusée, et elle s'est mise à pleurer et elle m'a dit « Mais si tu savais comme je t'ai... comme je t'aime bien »

AC : oh ?

H : Je lui dis « Mais alors pourquoi tu me fais ça ? » « Je sais pas. C'est comme ça. » [elle rit] Et donc là, j'ai réessayé et j'ai vu que cela n'allait toujours pas, alors j'ai quitté.

AC : C'est toi qui as donné ta démission ?

H : Oui. (...) Donc j'ai quitté parce que je ne me sentais plus bien...[silence].. J'allais travailler, j'étais stressée...Je rentrais et je passais toutes mes soirées à pleurer parce que je ne voulais pas aller travailler le lendemain. Enfin, bref, [Son expression autant que la formule utilisée marque son envie de ne pas s'étendre sur la question. Elle la balaie d'un revers] ce n'était pas très agréable, pourtant l'expérience avait bien commencé. Donc j'ai quitté. Finalement j'ai quand même eu droit à mes allocations du chômage.

Ou Dominique, hyper motivée et très engagée dans sa société, qui se décrit comme une *battante* mais sera laminée par la violence managériale et les impératifs de rendement, contre lesquels sa motivation et son perfectionnisme viennent la faire buter. Depuis plusieurs années dans la même boîte, Dominique aime son travail de conseil à la clientèle. Elle a été nommée auditrice qualité, une nomination qui marque la reconnaissance de son travail. On lui fait miroiter un poste de Manager Quality pour la Wallonie qui s'ouvrira bientôt et dans l'entretemps, on lui propose de devenir formatrice. Elle accepte.

Je me suis dit pourquoi pas essayer formatrice, ça peut être chouette, mais je me suis rendu compte que c'était pour boucher les trous. Parce qu'ils n'avaient pas de formateurs parce que c'était les vacances. (...) Et donc ils se sont dit « Voilà, on va la prendre le temps qu'on a le trou et puis après elle retourne sur le plateau ». Et c'est ce qui s'est passé. Et là ça fait mal. Ça fait mal parce qu'on se rend compte qu'on est utilisé. Qu'on ne tient pas en compte les compétences que j'ai.

Elle apprend ensuite lors d'une réunion qui rassemble toute l'équipe que le poste qu'on lui a promis a été offert à un jeune homme, un nouvel arrivé.

Mais dans une réunion où on ne s'attend pas du tout à ça, je dois dire que ça fait mal. Devant tout le monde... Tout le monde de Quality était dans la salle et tout le monde savait qu'on m'avait promis le poste. Et là, je suis sortie. Je n'ai pas pu rester. Je me suis dit : « On se moque de moi, ce n'est vraiment pas du tout sympa. » On aurait pu me l'annoncer avant parce que ce n'est pas humain, je trouve.

On lui expliquera ensuite que c'est pour une question de budget qu'elle n'a pas été choisie malgré que ses compétences et ses valeurs soient reconnues. Revenue sur le plateau, revenue à zéro, Dominique est soumise à la pression des chiffres.

Les chiffres, ça a toujours été les chiffres. A l'époque, ils voulaient déjà qu'on aille beaucoup plus vite pour prendre plus d'appels. Et moi ça ne m'allait pas du tout, parce que moi c'était Quality, donc tu pouvais prendre... En fait, moi je n'étais pas du tout rentable parce que quand un client m'appelle, il n'a pas à rappeler. C'était mes valeurs à moi, en fait. Et c'est à ce moment là que ça a commencé à mal se passer : coaching toutes les deux semaines. On commençait à mettre les gens dehors parce qu'ils n'avaient pas atteints leurs chiffres alors qu'ils étaient là depuis des années.

Dominique serre les dents et tente de tenir bon mais la situation empire :

J'allais déjà voir une psychologue à cette époque (...), qui m'a dit : « Vous, vous êtes en burn-out. » Et je l'ai écoutée sans l'écouter, en fait, parce que dans ces moments-là, on se dit qu'il y a un objectif à atteindre et que ça va aller, il faut que je l'atteigne, et ça va aller mieux. Et puis j'ai mal, mais ça va, ce n'est pas grave, ça va aller. Parce que le fait d'être battante pour moi, c'est très important.

Finalement, Dominique tombera et sera mise en arrêt maladie pour soigner ce fameux burn-out qu'elle n'avait pas vu arriver.

Tu me remets là-bas, je meurs. Rien de penser retourner là-bas, à ces coachings, à ces chiffres qu'il faut atteindre. Et le pire c'est que mes chiffres, je les ai atteints. La semaine avant que je tombe, je les ai atteints. Oui, voilà, je les ai eus mes chiffres, mais à quel prix ?

Les conséquences de ces violences se font sentir sur la santé, sur l'estime de soi et la confiance en soi et jusque dans ses relations avec les autres.

LE TRAVAIL QUI NE FAIT PLUS SENS

Et donc moi, j'ai pris conscience que c'était pas moi, ça ne me correspondait pas du tout. (...) Et je me suis rendu compte que je ne pouvais plus faire ce qu'on attendait de moi. Il y avait une fracture entre ce que je faisais et ce que j'avais voulu faire au début.

Mais moi je me suis dit que je n'étais pas comme ça. Ça me renvoyait une image de moi que je n'étais pas.

Finalement – et on s'arrêtera avec ce dernier point de rupture professionnel, bien qu'il y avait encore matière à analyse dans les récits –, le travail peut aussi être vécu comme dénaturant, contraignant à agir loin de ses valeurs et parfois en dépit de soi-même : « *De plus, les transformations dans les organisations du travail entraînent une perte de sens du travail lui-même : sous l'effet de contraintes de plus en plus fortes, la possibilité de faire du « bon travail », la reconnaissance et la valorisation de soi dans le travail sont mises à mal.* »¹⁴

L'histoire de Nathalie illustre bien ce hiatus qui s'installe progressivement entre ce que l'on est – ou ce que l'on veut être – et ce que l'on est amené à faire sous la pression du travail. Après un premier job qu'elle décide de quitter parce qu'il ne lui plaît pas, Nathalie, diplômée en sciences de gestion, est engagée dans une société de distribution alimentaire comme acheteuse et *category manager* : elle est chargée de négocier les prix avec les fournisseurs et de vendre aux clients. Son job lui donne de belles satisfactions et lui permet de se déployer professionnellement.

Progressivement pourtant, Nathalie prend conscience des implications sociétales de son boulot : faire pression sur les producteurs pour diminuer encore et toujours les prix, c'est contribuer à détériorer et la qualité de produits alimentaires que l'on met sur le marché et les conditions de production :

Et donc j'ai été de plus en plus sceptique du point de vue des valeurs, oui des valeurs... et de la capacité des gens – dont moi hein [elle sourit] – à mettre une casquette quand on arrive au boulot et à fermer les yeux (...). Moi par exemple, j'ai fait des contrats... J'ai négocié des contrats pour le lait, au moment où les agriculteurs jetaient tout le lait et... Moi, franchement, je n'étais pas fière (...) Mais moi, je n'arrivais plus à... Et en disant : « Mais est-ce que nos clients veulent ça ? Vraiment ? » Et on disait : « Les clients, ils veulent du prix, du prix. » Avec la crise, il n'y a plus d'argent, donc on ne veut que du prix. Au fur et à mesure, je me suis dit : « Mais enfin c'est quand même dingue... Je n'ai plus envie... »

Avec la prise de conscience, le rêve de la belle carrière se fissure. Nathalie continue pourtant en cherchant à faire changer les choses de l'intérieur. En désaccord avec la philosophie de la boîte, elle devient *cash* - *Une fois que j'ai pris conscience, je ne pouvais plus cacher* - et exprime tous ses doutes et ses remises en question. Dans le même temps, un nouveau

¹⁴ HELARDOT (2005), p. 12.

directeur vient compliquer les choses. Soumis à la pression de la direction générale qui souhaite réduire l'équipe des achats pour augmenter les chiffres dans un contexte de concurrence accru, il se heurte assez vite à Nathalie et à ses idéaux. Une réunion houleuse où Nathalie ne parvient pas à cacher son désaccord est le prétexte rêvé pour diminuer les effectifs. Le licenciement, brutal et malhonnête, laisse Nathalie pantelante.

Et parce que, quand on part comme ça, les autres se disent « C'est forcément qu'elle... » Enfin, je pense que j'avais des bons contacts avec mes vendeurs, avec mes collègues, mais... C'était l'image que... Se dire « Merde, je laisse derrière moi une image que je n'ai pas pu défendre. » Et puis c'était très violent, hein, quand même... (...) Mais oui, c'est ça, c'est la colère parce que je n'ai pas pu me défendre et les autres vont croire que j'ai fait une faute grave ; ils vont croire que je ne faisais pas bien mon boulot, alors que justement, c'est parce que je n'étais pas en accord, parce que j'avais envie que cela avance.

Aujourd'hui, son licenciement, finalement négocié dans de bonnes conditions, lui offre l'occasion de lancer le projet auquel elle réfléchissait depuis longtemps :

Au début c'était très gai, mais, après, quand on se rend compte que ce n'est pas vraiment cela qu'on veut, ça ne pouvait plus aller... Moi, je voudrais concevoir un truc pour lequel je suis un peu fière, enfin pour lequel il y a un peu de sens, quoi. Parce qu'à la fin je ne trouvais plus trop de sens dans mon boulot...

Cette question du sens, du respect de l'identité profonde, des valeurs est centrale dans le discours des femmes AFFA. C'est la condition *sine qua non* d'un travail acceptable :

Mais ce qui permet d'avoir du sens. Pour moi, s'il n'y a pas de sens, je n'y vais pas. J'ai besoin de ce sens.

Ne pas se respecter dans cette impérieuse obligation, même si les contraintes financières y poussent, peut avoir de lourdes conséquences dans toutes les sphères de la vie, au risque de se perdre définitivement:

Evidemment mon intérêt fin de l'année et mon angoisse, c'était d'avoir du boulot l'année d'après, ce qui n'était pas du tout assuré dès le départ. Donc forcément, dès qu'on m'a proposé n'importe quel job, j'ai accepté. (...) Je sentais que ce n'était pas juste mais il me fallait du boulot. Il fallait que j'assure financièrement. Et donc de nouveau je me suis perdue, parce que je ne me suis pas écoutée. (...)

DANS LA VIE D'UNE FEMME

La situation familiale, vu qu'on travaille avec des femmes, elle est hyper prenante. Leurs enfants, leurs maris... Et donc là tu te rends compte que non, ce n'est pas nécessairement de leur faute. C'est parfois le contexte familial qui fait qu'elles se retrouvent dans cette situation. » Ca ou un divorce et elle se retrouve avec les enfants sur les bras. Donc tu vois derrière tout ça, il y a souvent des accidents de la vie. [Yasemine]

Bien que dominantes, les circonstances de la vie professionnelle que nous venons d'évoquer ne sont pas les seules à faire rupture dans le parcours des femmes et des femmes AFFA. D'après une enquête menée auprès de 200 femmes entrepreneures en Wallonie, la première motivation chez les femmes entrepreneures est un changement imprévu de leur situation personnelle comme par exemple un divorce, un déménagement ou un héritage¹⁵. Plus précisément ici, ce sont les « histoires de famille » qui jouent ici : naissances, éducation des enfants, projet professionnel du conjoint, divorce viennent perturber la linéarité des parcours

¹⁵ LAMBRECHT 2003, p. 25

professionnels des femmes, dont parfois la « *carrière professionnelle ne se développe que dans les interstices des événements familiaux* »¹⁶. On verra d'ailleurs plus tard comment le projet d'indépendance est rêvé apportant une solution à ce dilemme.

Ainsi la maternité est un fort élément perturbateur des carrières féminines – proportionnellement au nombre d'enfants – et « *la parentalité constitue un élément important à partir duquel les inégalités de genre continuent à se construire.* »¹⁷ L'arrivée du troisième a par exemple été compliquée à assumer pour Dominique, qui menait pourtant de front le soin aux deux premiers, la charge mentale de la famille¹⁸ et une carrière bien lancée. Avec la maternité et les charges inévitables qu'elle représente, certaines font le choix d'interrompre leur activité professionnelle, au risque de ne pas réussir à se réinsérer dans un parcours linéaire après une trop longue interruption. C'est le cas de Françoise qui, à la naissance du deuxième, a arrêté l'activité d'indépendante qu'elle menait de front avec l'éducation de sa première :

Comme je venais d'accoucher, moi j'ai dit : « Maman, je ne saurais plus. » J'étais vraiment très, très fatiguée. Je venais d'accoucher de mon deuxième. Ma fille, elle, est née dans un parc, elle était dans le parc toute la journée avec moi au magasin. Je lui donnais le bibi, elle ne bronchait pas. Elle était très sage et donc...

L'annonce de la maternité est aussi un moment de rupture, l'employeur considérant les pertes que cela ne manquera pas, malgré les dispositifs sociaux qui encadrent le début de l'enfance, de générer dans le capital d'investissement de la future maman, comme ce fut le cas pour Myriam. Alors qu'elle est très investie dans son deuxième emploi dans le secteur de la vente et qu'elle ne rechigne pas à faire des remplacements à tout va – la rénovation de la maison qu'ils viennent d'acheter est coûteuse –, l'annonce de sa grossesse est très mal prise par sa responsable :

Donc voilà, j'étais vraiment la petite jeune motivée, en fait. Et là c'était bien, cela ne me dérangeait pas. Jusqu'au jour où je suis tombée enceinte et là... Ma responsable l'a très, très mal pris. Elle s'est dit en fait que... elle ne pourrait plus compter sur moi comme avant. Et... là c'est devenu assez difficile parce qu'elle est devenue désagréable avec moi, pas très compréhensive. Parce que... [silence] au début, j'avais des... des problèmes de santé.

La grossesse ne se déroulera pas bien et Myriam a du mal à surmonter la perte. En incapacité de travail pour dépression, elle attendra en vain une manifestation de sympathie de la responsable pour laquelle elle avait tant donné. C'est le point de rupture pour elle, qui se surimpose à un sentiment de malaise plus général :

Et, puis, il y avait un sentiment de... Je ne m'épanouissais plus dans mon travail. J'avais l'impression qu'on ne m'utilisait pas pour mes réelles capacités, en fait. [silence] Je me disais que je savais faire autre chose que ce que je faisais et que j'étais limitée dans ce que je faisais. Et donc... Voilà, je me sentais vraiment trop...enfermée, en fait. J'avais besoin de plus de liberté. Je suis quelqu'un de créatif et donc voilà j'avais besoin de continuer à créer, développer des choses, des projets. Et là avec tout ce qui s'était passé, ça n'allait plus et donc je me suis dit... Voilà, c'est le moment de quitter, de partir.

¹⁶ FRICKEY (1994), p. 651.

¹⁷ GAVRAY (2006), p. 56.

¹⁸ « À propos des rôles sexués, Daune-Richard (1993) indique avec justesse que ce n'est pas seulement la charge concrète, ponctuelle et mesurable de travail domestique qui discrimine mais la question de savoir qui a la famille dans la tête, et ce y compris de manière proactive. » GAVRAY (2006), p. 56.

Au retour du congé de maternité, et plus particulièrement si celui-ci a été prolongé, les femmes ne trouvent pas toujours les choses en l'état où elles l'ont laissé. C'est ce qui est arrivé à Valérie, que la grossesse à complications et la naissance prématurée du second ont éloigné longtemps du bureau.

Oui et là on m'a mise sur une voie de garage parce que euh je ne savais plus que venir... mi-temps, quoi. Enfin, au début j'étais en congé de maladie et puis, comme c'était un grand préma, j'ai repris à mi-temps et donc on m'a mise sur une voie de garage malgré qu'on soit content de mon travail parce que je ne savais plus reprendre à temps plein.

L'éducation des enfants est également pointée comme un élément retardateur du projet d'indépendance par les deux femmes qui ne sont pas en couple. Financièrement, assurer l'avenir de ses enfants – leur bien-être, leur scolarité – est perçu comme incompatible avec le fait de se lancer car « *tout passage du salariat à l'indépendance est un pari sur l'avenir* »¹⁹ qui engage l'entourage. Ainsi Dominique qui a attendu patiemment de longues années d'être affranchie de son mari tyrannique – de peur aussi qu'il ne prenne la main sur son activité – et de ses dettes et qui maintenant qu'elle est seule et que sa fille commence à voler de ses propres ailes peut déposer les premières briques de son projet :

Déjà, pourquoi, parce que déjà il faut arriver à nouer les deux bouts. (...) Et il y avait Laetitia qui faisait des études et donc si elle avait un besoin, fallait le trouver. (...) Mais je n'étais pas capable d'assurer les deux. Et il faut faire des choix. Et Laetitia est quand même plus importante. Donc... C'est... Mais il y a toujours ça qui me dit... Donc en fait, j'aime bien être toujours prête et donc je me dis il faut que je sache travailler de mes mains, parce qu'avec ses mains, on peut aller partout.

Françoise aussi : « *parce que je suis toute seule, je me suis dit pourquoi ne pas être indépendante?* », d'autant que les allocations familiales et la petite pension alimentaire lui permettent en bonne part d'assurer le loyer de son appartement. Si l'indépendance de ses enfants l'effraie pour ses conséquences psychologiques et financières sur sa situation, elle se dit aussi :

Peut-être que je suis égoïste mais je me dis peut-être que mes enfants m'aideront. Par moment, je me vois vivre toute ma vie avec mes enfants. Mais non. On ne fait pas ses enfants pour soi, hein.

Bien que du côté du conjoint, certains événements le concernant ont un impact direct sur la conduite des affaires professionnelles de la femme, ils sont peu « présents » dans le récit des femmes AFFA, à l'exception de deux parcours atypiques. On les évoquera plus précisément comme déterminants dans l'élaboration du projet professionnel dans le chapitre suivant, ainsi d'ailleurs que la question plus spécifique du soutien apporté par le conjoint au projet entrepreneurial.

4- ENTREPRENEURES, OUI... MAIS FEMMES !

Parler d'entrepreneuriat féminin sans parler des hommes, des enfants, du couple, de la famille, cela relève de la gageure. Dans les récits des femmes AFFA, ils ne sont jamais bien loin ceux dont elles prennent soin au quotidien. Tantôt bourreaux, tantôt formidables soutiens, ils sont toujours présents, dans leurs pensées, leur organisation du temps, leur conception du

¹⁹ BERTAUX-WIAME (2004), p. 13.

travail, dans leurs projets d'avenir, leurs compromis professionnels. On a déjà évoqué comment la carrière des femmes pouvait parfois payer un lourd tribut à la maternité. On va maintenant s'attacher à comprendre comment, tour à tour freins et leviers, les conjoints sont de réelles parties prenantes du projet d'entreprendre et comment les femmes cherchent à composer avec leurs différentes vies dans la conception de leur projet d'entreprise.

FEMMES SUSPENDUES

Domination masculine et projet d'entreprise

Dans le premier entretien que j'ai eu avec Sylvain, l'accompagnateur de la formation, l'une des toutes premières choses dont il m'a parlé, c'est la violence faite aux femmes par les hommes :

Il y a rien à faire, il y en a toutes une série aussi avec la violence avec le mar...euh... les hommes, je ne sais pas comment dire autrement mais...que ce soit le mari, le compagnon, le père,... Mais mine de rien....Enfin, c'est clair qu'il y a de la violence.

Quand je l'interroge sur la nature de cette violence, Sylvain évoque le regard dénigrant que posent certains maris sur leur femme, les *prenant pour une conne* et les difficultés des couples *qui battent déjà de l'aile* avant le lancement du projet.

Parce que même simplement... Et même quand c'est dans un couple aimant, et quand c'est la femme qui arrêté de travailler pour élever les enfants, en terme de dévalorisation par la suite, c'est super fort. Par la suite, c'est elles [il met l'emphase] qui ne retrouvent pas de travail. Il n'y a rien à faire... C'est pas toujours de la violence au sens... C'est plutôt même au sens sociétal, mais pour toute une série de ces dames, c'est ça.

Quant à la question de la violence directe que les premiers mots de Sylvain ont évoquée, elle restera en suspens dans son discours. C'est qu'elle est difficile à dire, cette violence. D'autant que si dans les interactions de la formation, elle est perceptible en filigrane de ce qu'expliquent les femmes qui en sont victimes de leur projet, de leurs motivations à entreprendre et de la perception qu'a leur entourage de leur projet, elles se gardent bien de l'exposer en pleine lumière si facilement. Le cadre est ici bien connu de tous : il s'agit d'une formation à la création d'entreprise et pas d'une séance thérapeutique où on serait invité à sonder ses blessures les plus intimes. Dans l'élaboration du projet d'entreprise, convaincre l'accompagnateur qu'on est capable de porter son projet nécessite sans doute de ne pas se poser trop ouvertement en victime.

Mais aussi, là, je m'étais remise en couple et... [long silence] Allez, je vais être honnête [silence]. En fait, j'ai eu le problème que mon premier couple, il était [silence] violent physiquement. Et le deuxième, c'était pas physiquement, mais psychologique [Elle hausse les épaules] (...) Je le dis à toi, parce que je n'aime pas parler de ça à Sylvain ou Patricia [une coach qui intervient dans la formation] ou quoi, parce que, déjà ça les concerne pas. Et dans la vie, faut pas tout dire. Quand on est fragile, il ne faut pas donner le marteau pour se faire taper dessus.

Face à une femme, hors de toute attente instrumentale dans l'espace de parole que ma démarche a ouvert, certaines en dévoileront une partie. Sylvain avait raison : elle est bien présente, cette violence, dans la vie de certaines de ces femmes et elle n'est pas toujours que sociétale. Elle touche, physiquement ou symboliquement, à leur identité et à leur pouvoir d'agir. Mari, compagnon, père ou frère exercent à des niveaux divers leur pouvoir sur leur femme, fille ou sœur et les empêchent de devenir elles-mêmes et de *faire leur place dans la société*. Dans le cadre de cette enquête, on se contentera de brièvement évoquer trois

histoires qui illustrent, entre violence conjugale, dépendance économique et violence symbolique, cette lutte pour revendiquer face à soi-même et aux hommes de son entourage son identité et créer sa place dans la société.

Une vie rachetée

L'histoire de Patricia, qui flirte avec les extrêmes, nous parle de contrôle. Si son premier mariage, fait de violence physique, n'a pas d'implication sur son parcours professionnel, dont les débuts sont plutôt prometteurs et laissent présager une belle évolution de secrétaire à gérante d'un bureau de paris sportifs, elle coupe Patricia de sa famille, qui n'accepte pas qu'elle divorce de ce mari dont la violence s'expose pourtant en public. Le second compagnon, un jaloux maladif, cherchera quant à lui à exercer un contrôle total sur la vie de Patricia, s'immisçant dans toutes ses activités, y compris professionnelles, et allant jusqu'à la faire suivre dans ses déplacements.

Le problème c'est que ... que là je vivais avec quelqu'un d'extrêmement possessif et il ne voulait pas que je travaille. Et là... ça a été... la période d'isolement... Pourquoi ? Parce que je ne parlais à personne (...) Je me sentais comme dans un carcan et je me rendais compte que... si j'allais travailler, il était là et... Quelque part, moi je me rendais compte que ça n'allait pas mais j'étais.... Je n'étais déjà plus capable de réagir, oui, oui (...)

Dès lors, incapable de s'investir dans un espace professionnel confisqué, Patricia alternera les périodes de chômage et les petits jobs, au gré des besoins financiers du couple. Le couple dure pourtant 18 ans pendant lesquels la vie de Patricia ne semble pas lui appartenir. Elle reportera ses projets professionnels et mettra ses visions d'avenir en suspens, le temps que la petite soit grande – dans le premier divorce, elle a perdu la garde de sa première fille et elle redoute de quitter son second mari de peur de perdre la deuxième, il l'en a menacée – et qu'elle soit en mesure d'échapper à l'emprise délétère de son second mari. Aujourd'hui, débarrassée du joug masculin, les conditions semblent réunies pour que Patricia puisse se réapproprier son avenir.

Mais je dis, bizarrement, je peux passer pour une douce folle, hein [elle me regarde et hausse les épaule]. Mais quelque part, je ne le regrette pas parce que d'un côté, j'ai l'impression d'avoir racheté ma vie [Silence. Nous sourions toutes les deux]

L'histoire d'une chute

L'histoire de Françoise nous emmène dans une autre dimension : celle de la dépendance économique. Mariée et mère de deux enfants, Françoise, qui, après une première expérience comme indépendante interrompue à sa seconde grossesse, a un parcours professionnel fait d'emplois précaires, accepte de suivre son mari en Italie où il compte développer sa société. C'est le travail du mari qui assure la stabilité financière de la famille. L'aventure tourne au désastre et le couple est forcé de revenir en Belgique sans un centime. Tous les biens de la famille ont été perdus et les rêves d'ascension sociale et économique essentiellement portés par le salaire du mari s'écroulent. Le choc de l'échec, trop violent, sépare le couple.

Ah ça a été vraiment un combat, combat, combat. Mais après, ça ne sert à rien. Ca n'allait plus. Moi, il m'a fait tout perdre, tout recommencer. Puis il a commencé à boire, à enfin... dans des trucs de fous quoi. (...) On vivait encore sous le même toit mais il ne me donnait plus rien. Après j'ai même dû aller au CPAS et il voulait plus me donner à manger et ...(...)

Donc j'ai dû toucher du CPAS. C'est dur, hein. Quand on mène une vie de château et qu'on se retrouve au CPAS, c'est dur, hein, c'est très très dur. (...)²⁰

Depuis, Françoise essaie de remonter la pente, de conquérir son indépendance financière et de regagner le statut social perdu. Si elle semblait bien partie avec un emploi dans une maison de retraite gérée par le CPAS de sa commune, les récentes coupes budgétaires y ont mis fin. Dans sa recherche d'emploi, Françoise, en découvrant les salaires qu'on lui propose comme vendeuse, déçante :

Et donc la dame [du Forem], elle me sortait des annonces, et je devais aller me présenter. Et je me dis [elle baisse la voix] « Merde ! Mille deux cents euros... Mille deux cents euros, quoi. » Quand j'ai vu le boulot qu'il y avait à faire, je me suis dit autant... autant le faire pour moi, quoi. Quitte à me crever pour un patron, autant que je crève pour moi.

Le projet d'indépendance est donc pour elle un moyen de reconquérir le standard social perdu, mais aussi une manière de prouver à son mari qu'elle est capable de s'en sortir sans lui.

Enfin, là, ici je me dis que je veux repartir. Je veux tout effacer et repartir parce que déjà mon ex-mari, j'ai envie de lui montrer que je peux réussir, que j'ai retrouvé du boulot, que j'ai un bel appartement... Parce que en plus c'est dans une belle commune. (...) Moi maintenant, je veux lui montrer qu'il m'a foutue dans une merde mais que je m'en sors, quoi. Maintenant, c'est lui qui est dans une merde.

Faire sa place de femme

L'histoire de Stéphanie est toute différente et parle de la violence symbolique faite à une fille dans une famille d'agriculteurs. Il est ici question de s'affranchir du pouvoir de la figure masculine, détentrice de l'autorité et du patrimoine familial. Au décès de son père, le frère de Stéphanie reprend la ferme familiale et revendique le maintien des terres, qui sont l'essentiel du patrimoine familial, dans l'exploitation. Il use de sa place d'aîné pour chercher à s'imposer à Stéphanie comme un *pater familias* en cherchant à exercer un contrôle sur elle et ses décisions. Pour obtenir gain de cause dans l'héritage, Stéphanie doit batailler ferme et cette lutte dans le partage de l'héritage lui semble aujourd'hui émancipatrice et fondatrice de sa capacité à se projeter comme indépendante :

Mais mon frère voulait toujours avoir un regard là-dessus. Mon frère voulait toujours tout... Je devais tout le temps lui dire : « Non, non, c'est moi qui m'en occupe. » C'était une lutte, tout le temps. Et ce n'est pas encore fini, hein. (...) Donc, j'ai dû vraiment faire ma place... d'indépendante, en fait. (...) Et, à la fin, j'ai réussi. Ça n'a pas été facile mais je l'ai fait ! Finalement, j'ai pu me prouver à moi-même que je savais gérer toute seule. (...) Tu vois, j'étais en mode femme d'affaires et c'était super chouette d'avoir eu cette expérience-là. Mon homme voyait que j'assurais et finalement c'est aussi cela qui a fait qu'il m'a suivie pour la suite.

Dans ces récits, les hommes, qu'ils soient mari ou compagnon, père ou frère, ne sont donc jamais bien loin. Leur présence est omniprésente dans les parcours de vie et ils jouent un rôle souvent déterminant dans la construction de l'identité et de la place sociale qu'occupent ces femmes. Depuis la violence conjugale à l'état brut à la conception traditionnelle du rôle de la

²⁰ Le revers de la dépendance économique aux revenus du conjoint, c'est en effet le drame social qu'une séparation entraîne sur les conditions de vie de la femme et de ses enfants ainsi que l'explique Sylvain : « Mais sinon, à l'inverse, j'en ai une qui était coiffeuse, qui avait un rythme de vie de fou à Waterloo et Monsieur est parti et elle a tout perdu. (...) Tu sais quand tu vis avec 3 ou 4000 euros par mois et que monsieur se barre et que tout d'un coup tu n'as plus que les 1000 euros du chômage, avec des enfants etc., ça ne va plus ! »

femme dans la sphère familiale et publique, ils déterminent en bonne part le rapport des femmes à elles-mêmes et à leur projet d'indépendance. S'en détacher est un véritable parcours d'émancipation, au cours duquel les femmes vont conquérir leur capacité à être elles-mêmes, à *se réaliser* – se rendre réelles –, et gagner le pouvoir de croire dans leurs rêves, comme conclut Patricia :

Ce qui est important, c'est la réalisation, d'aller au bout de ses rêves. Et alors, en dehors de ça ?

AVEC OU SANS VOUS

Soutien familial et projet entrepreneurial au féminin

On connaît, dans le processus de création entrepreneuriale, l'importance du soutien familial et en particulier de celui du conjoint. Les études de cas qui s'attachent à décrire le soutien de la femme dans le projet entrepreneurial de son conjoint et à en souligner l'importance ne manquent pas²¹. On y relève notamment la multiplicité des formes qu'adopte l'aide de la femme de l'entrepreneur et le caractère nécessaire du soutien pour le bon développement du projet : « Cette « nécessité » de l'appui de la conjointe apparaît comme un point nodal dans le processus de l'installation artisanale, même si cet appui peut se traduire par des pratiques très différentes de la part des femmes, allant d'un extrême à l'autre : travailler à plein temps avec son mari ou soutenir son moral en « assurant » sur tous les autres plans, notamment le domestique (...) »²². La femme entrepreneure aurait d'autant plus besoin de ce soutien de son conjoint qu'elle aborderait son projet professionnel dans une perspective relationnelle et solliciterait donc l'avis de son entourage et des parties prenantes de son projet avant toute décision²³.

D'après une étude réalisée auprès de 12 femmes entrepreneures scandinaves et de leur conjoint, la nature et le niveau du support que le conjoint apporte à la femme entrepreneure sont déterminés, d'une part, par la conception de la famille qu'ont la femme entrepreneure et son mari et, au sein de celle-ci, de la répartition des rôles selon les sexes et, d'autre part, par la qualité de la relation de couple²⁴. Les auteurs proposent une typologie des couples basées sur la combinaison de ces deux critères, à la lumière de laquelle nous lirons les témoignages des femmes AFFA sur leur propre couple et le soutien de leur conjoint. Ils postulent que si la qualité de la relation a un impact sur la réussite du projet entrepreneurial, l'inverse est également vrai : le projet entrepreneurial, selon les différentes configurations, peut améliorer ou détériorer la relation de couple.

La solitude dans l'absence de soutien

Ainsi, l'une d'elle qui a connu de trop nombreux licenciements et déjà une réorientation professionnelle rapporte l'absence d'intérêt et de soutien que porte son mari sur ses aléas de carrière et aujourd'hui sur son projet. Il ne semble les remarquer – et les déplorer – qu'à la mesure de l'impact que ces aléas ont sur sa vie quotidienne à lui :

Disons que quand je reperdais mon travail, même si j'étais encore plus présente pour la famille, il savait que j'allais être psychologiquement moins en forme, et donc un peu démotivée, parfois un petit plus sensible, ce qui en fait je crois est légitime. Et lui, je lui

²¹ Pour une revue de la littérature sur la question, voir NIKINA (2012).

²² BERTAUX-WIAME (2004), p. 14.

²³ NIKINA (2012), p. 41.

²⁴ NIKINA (2012), p. 46 et sq.

avais posé la question : « Qu'est ce que ça te fait que j'ai de nouveau perdu mon travail? ». « Ah mais ça va être de nouveau dur, ça va de nouveau être pénible. »

Dans le regard que porte son mari sur elle, Caroline ne semble pas exister sur le plan social : lui-même indépendant aux multiples projets et à la carrière bien lancée ne pose aucune question à sa femme sur ses activités et *se fout de son projet*, à tel point que Caroline *n'attend plus rien de lui* depuis longtemps déjà et est déterminée à trouver seule sa voie. Peut-être se dit-elle que quand elle aura trouvé *cette porte de sortie et quand je serai bien, et bien voilà, il sera mieux aussi (silence)*. Dans ce couple qui bat de l'aile depuis longtemps, c'est Caroline qui assume la plupart des charges familiales et, en tous cas, la gestion mentale de la famille :

Il a plein de projets à côté, il fait de la musique, il fait plein de trucs à côté et donc c'est moi qui gère. C'est moi le pilier. Par exemple, c'est moi qui lui rappelle est ce que tu as... Il oublie beaucoup, il est très distrait... Il est très [elle rigole] individualiste. Il pense à ses trucs. C'est pas qu'il néglige le reste mais voilà, il faut que je... C'est moi qui tiens la maison.

Elle réfléchit son activité pour continuer à intégrer dans son emploi du temps le soin qu'elle porte à ses enfants et à la cellule familiale et va continuer à *prendre sur moi, De toutes façons j'ai déjà pris pendant vingt ans alors... [petit rire]*

Un projet trop personnel ?

On pourrait ajouter aux facteurs de conception des rôles et de qualité de la relation un facteur explicatif de la difficulté pour le conjoint de soutenir le projet de sa femme, qui émerge dans certains des témoignages des femmes AFFA. Elles sont nombreuses en effet à parler de leur projet professionnel en utilisant le lexique du développement personnel : le projet est un lieu où se retrouver, où être soi-même, où *retrouver du temps pour soi*, faire ce que l'on aime et grâce auquel on va trouver sa place dans la société. C'est un temps et un espace pour soi, où il ne faut se rendre disponible qu'à soi.

Comme le dit Yasemine,

Je sens qu'elles le font pour avoir un truc à elles. Où elles peuvent dire : « J'ai créé mon projet ». Je ne sens pas qu'elles le font pour... Je crois qu'elles le font vraiment pour elles. (...). C'est une façon de s'affirmer comme une personne à part entière, surtout pour les femmes qui se sont occupées de leurs enfants et ont fait passer leur carrière au second plan et qui se retrouvent confrontées à l'absence de regard social, d'identité sociale qu'elles doivent porter avec toute une série de clivages négatifs. Le mari et l'entourage oublient qu'elles ont fait ce choix pour les enfants et pour la famille (...).

Pour certaines d'ailleurs, ce positionnement – cette revendication – de leur projet d'indépendance comme un *projet d'épanouissement personnel* et de reconquête de la liberté et de l'identité relègue les questions de rentabilité et d'ascension sociale au deuxième plan des priorités²⁵.

Non, le projet, c'est de sortir de l'ornière, quoi et d'être occupée, de me sentir utile, de retrouver des valeurs, de retrouver des gens, de faire ce que j'aime. C'est pour cela que j'ai du mal à demander de l'argent.

²⁵ Et elles partagent ce relatif désintéret financier avec les autres femmes entrepreneures : « Par ailleurs, il est important de soulever la faible importance qui est concédée à l'apport financier, alors qu'il s'agit pourtant d'une préoccupation majeure pour les femmes interrogées. Si ces dernières reconnaissent se trouver dans des situations financières précaires compte tenu de l'instabilité de leurs revenus, elles insistent néanmoins sur le fait que l'appât du gain n'est pas une priorité et qu'il ne motive pas la création de leur entreprise. » BONNETIER (2005), p. 57.

Mais pour moi, l'argent, ce n'est pas... ça n'a pas tellement d'importance. Il est important parce qu'on doit payer ses factures et ses besoins vitaux mais une fois que ça c'est fait, ce qui est important, c'est la réalisation, d'aller au bout de ses rêves. Et alors en dehors de ça?

Et il faut sans doute voir dans la « personnalisation » doublée de la « dématérialisation » du projet d'indépendance comme un obstacle à l'adhésion et au soutien du conjoint, qui ne peut dès lors l'envisager comme un projet orienté vers le mieux de la famille qu'indirectement et ne peut s'en saisir comme un projet familial d'ascension sociale²⁶. Et c'est d'autant plus vrai quand le conjoint est installé dans une situation professionnelle stable, qui assure les assises financières de la famille et dont il y a fort à parier que les revenus viendront lisser ceux dégagés par le projet d'indépendant, au moins dans les premiers temps du démarrage. Car, « bien souvent, le passage du salariat à l'indépendance de l'un des conjoints s'appuie sur le salariat de l'autre. Le salaire assure une régularité de revenus qui offre une garantie à l'entreprise lors de périodes de fragilité économique. »²⁷ Françoise qui vit seule aujourd'hui et ne peut compter que sur le soutien de ses parents traduit ce support indispensable des fins de mois difficiles du petit indépendant :

Mais bon, avant quand j'étais indépendante, j'avais mon mari, donc je vais dire, s'il me manquait allez je vais dire même 100 euros, il les avançait. Mais ici, je suis toute seule.

L'argent, principal frein au soutien

C'est d'ailleurs l'argument financier qu'oppose le mari de Myriam à son projet d'indépendance, arguant d'un timing incompatible pour les projets de la famille : la rénovation de leur maison.

Oui, et avec mon homme, le souci, c'est que, comme on a fait des travaux pour la maison, et bien... En fait il y a quand même des responsabilités, avec le crédit qu'il faut rembourser et mon mari me dit « C'est pas le moment de se lancer, de s'engager tout de suite. Ça c'est un projet qu'on fait plus tard et auj dessus [je ne comprends pas bien ce qu'elle dit], quand on a quand même atteint un rythme de croisière et que tu n'es pas vraiment dépendant de quelqu'un ou de quelque chose. » Et il me dit « On n'a pas », enfin « tu n'as pas de sous [emphase sur le tu] et ce serait bien que tu trouves un travail pour euh... nous aider et pas se lancer dans un projet, sans capital, sans rien et se casser la gueule, quoi »

C'est donc clairement le projet de famille qui prévaut sur le projet d'autonomie professionnelle de Myriam et on sent poindre dans le discours le fait que la famille est régie sous la conduite professionnelle du mari. D'ailleurs, Myriam a interrompu ses études qu'elle suivait en cours du soi pour s'installer dans la ville natale de son mari. Le couple de Myriam et son compagnon s'inscrit culturellement dans une conception classique des rôles de la femme et de l'homme. La maman de Myriam, bien que diplômée dans son pays natal, est devenue femme au foyer à son arrivée en Belgique. La figure maternelle, rayonnante dans le récit de Myriam détermine d'ailleurs un modèle très positif, auquel elle se réfère dans la définition de son projet professionnel.

²⁶ Florence Schepens, qui étudie des familles d'entrepreneurs forestiers, remarque que le projet d'indépendance est bien assumé par les femmes de ceux-ci dès lors qu'il est « un projet de couple visant à acquérir un statut social plus élevé que celui de départ. (...) Il s'agit bien d'un projet familial d'ascension sociale (...), une entreprise de promotion sociale partagée (...) qui n'est pas l'apanage de l'homme ou de la femme ». SCHEPENS (2004), p. 163.

²⁷ BERTAUX-WIAME (2004), p 17.

Dans le cadre de la formation, ce qui est important, c'est de chercher à identifier les freins, les déconstruire et voir si le projet est suffisamment solide pour les désamorcer. Quand un conjoint exprime une vision trop négative ou émet des réticences invalidantes, Sylvain propose aux femmes une lecture de celles-ci contextualisée et ancrée dans la réalité du conjoint, pour leur permettre malgré tout d'aller jusqu'au bout de leur rêve :

Mais bon, Ok ! C'est peut-être ses propres craintes à lui qu'il exprime, les craintes qui l'ont empêché de se lancer lui-même ; ce sont peut-être ses propres craintes pour le couple, ou pour la protéger, elle, de se planter, il y a 1000 trucs. Et donc construisons un projet et un plan financier pour montrer que cela tient la route ou pas. Qu'on ait un truc un peu concret euh pour pouvoir se positionner, identifier si « Tu rêves ton projet ou tu rêves tout court », pour être capable de se dire « Oui, je rêve mais maintenant je le sais » ou « Oui je rêve mais je sais comment rebondir pour transformer le rêve et que cela puisse aboutir »

Cette crainte financière est amplement partagée par l'entourage familial plus large,

B : Maman elle est contre mon projet, hein

A : C'est vrai ? Pourquoi ?

B : Parce qu'elle a peur que je me casse la figure, quoi

A : Parce qu'elle fait référence à sa propre expérience ?

B : Or que eux ça fonctionnait. Papa après ça fonctionnait moins bien son garage, mais il n'a pas fait de faillite, quoi. Tout est bien rentré dans l'ordre. Puis elle me dit « Regarde pour ta pension plus tard ». (...) Elle a peur pour mon futur.

qui redoute de voir le projet d'indépendance échouer et entraîner la famille toute entière dans une spirale encore plus désastreuse, comme le constate Yasemine :

Et moi j'en ai beaucoup où la famille ne soutient pas du tout. Elle ne comprend pas qu'elles veulent se lancer là-dedans, n'envisage pas que ce soit un projet qui tienne la route. Plus à détruire le projet plutôt qu'à le voir comme quelque chose de positif. (...) Je crois qu'ils ont peur que la personne se plante, qu'il y ait des répercussions sur la famille entière. (...) Et leur projet, finalement, elles le portent contre vents et marées.

Couple solide, remodelage des rôles

A contrario des exemples de Caroline ou de Myriam, attardons-nous un instant sur ceux des récits qui placent la relation de couple de l'autre côté du spectre. Dominique, par exemple, dont le mariage est un mariage mixte et où les conceptions du partage des rôles divergent au départ. Le couple est très soudé et Dominique, qui a traversé de grosses difficultés professionnelles ces dernières années et s'est détachée douloureusement de sa famille, se réfère régulièrement dans son récit à l'inconditionnel soutien de son mari tout au long de ces épreuves. C'est d'ailleurs le mari qui a éveillé chez Dominique la conscience de ses compétences entrepreneuriales.

Et c'est vrai qu'il a été d'un soutien admirable. C'est émouvant parfois quand j'entends... parce qu'il a été d'un courage admirable de supporter tout cela depuis toutes ses années.

Le couple a traversé une première crise liée à la répartition des charges familiales. A l'époque tous deux ont un emploi à responsabilité à temps plein. Dominique, qui se voit comme une *battante*, se met la barre fort haut et veut que tout, y compris ses enfants, soit parfait. A cette époque, elle entame une activité complémentaire dans la vente. Dans son récit, les motivations pour se lancer ne sont pas clairement explicitées. Elle l'évoque tour à tour comme une expérience très valorisante et comme une *fuite en avant* face à un malaise professionnel ou face à un malaise familial. A l'époque, le couple loge sa belle-sœur et elle ne trouve plus sa place dans la maison : *C'était difficile de trouver ma place, je n'avais plus ma*

place. C'était une sorte de fuite, en fait. Elle se sent dépassée au quotidien par le poids du ménage que, malgré que son mari l'aide beaucoup, elle a sur le dos. Elle voit aujourd'hui que le côté boulot me satisfaisait parce que quand j'étais au boulot, je n'étais pas à la maison en train de gérer le ménage, quoi. Ça me permettait de souffler. Son mari n'approuve pas cette débauche d'énergie. Dominique traverse peu de temps après un burn-out qui bouscule les priorités dans le couple et la famille, sans revoir fondamentalement les équilibres même si des ajustements sont trouvés de part et d'autre. Le projet d'indépendance dans lequel Dominique se lance actuellement reçoit le soutien de son mari car :

Maintenant c'est différent. C'est une décision, c'est bien réfléchi. Mon mari qui est à mes côtés, il sait que c'est pour le bien de la famille et son bien à lui et le mien aussi, alors il respecte ce côté-là.

Il est annoncé d'ailleurs, rompant définitivement avec sa conception traditionnelle des rôles, qu'il est prêt à revoir les aménagements familiaux pour prendre une plus grande part aux soins quotidiens et aux tâches ménagères.

Et lui il est vraiment supportant dans le projet. Les répartitions des charges, il va y avoir un changement radical puisque j'aurai des ouvertures très longues. Par exemple, le dimanche matin, je serai au magasin mais l'après-midi je serai là. Donc il va falloir gérer cela pour garder des moments ensemble. Et puis pour les tâches ménagères, lui, il ne s'inquiète pas manifestement. Il m'a dit : « Je gère ».

Le projet de Dominique s'est transformé et s'est ouvert au couple et à la famille. Il n'est pas un projet d'épanouissement exclusif mais un projet de valeurs humaines et de qualité de vie partagé. Dominique envisage d'ailleurs que son mari puisse quand l'affaire aura démarré venir apporter son aide à sa gestion.

Partenaires à la ville comme à la maison

Dans le récit de Valérie, ce qui frappe c'est la ferme résolution de lier son projet d'indépendance à celui de son mari, qui exerce depuis plusieurs années une activité d'indépendant complémentaire d'épanouissement. Le trajet qui mène Valérie au projet d'indépendance est un trajet d'épisodes douloureux et déstructurants tant professionnels que privés. Il est un parcours pour trouver autre chose dès lors que Valérie et son mari ont commencé à voir le monde autrement.

Dans le cas de Valérie, davantage que de soutien du conjoint, il s'agit plutôt d'un réel partenariat :

Oui, on a toujours été très soudés. Enfin, l'autre a toujours été là pour faire remonter l'autre, tu vois. [Elle reprend un peu ses esprits] D'ailleurs, on se dit toujours que quand on est positif tous les deux, on pourrait déplacer des montagnes, tu vois (...) C'est ça qu'ici on essaie de... arriver à faire... d'essayer de faire une collaboration par rapport à ce que lui, il a... mis en place. Lui, il est... tout à fait pour, quoi.

Dans la répartition des rôles, Valérie et son mari partagent et assument au quotidien une conception des rôles égalitaires et le lancement de l'activité de Valérie n'amènera que des changements mineurs dans l'organisation des navettes des enfants, notamment.

Nathalie peut elle aussi compter sur un partenaire solide et ouvert à la réalisation de ses projets. L'activité qu'elle envisage demandera une redistribution des rôles, notamment en ce qui concerne le soin des enfants le matin, qui a déjà fait l'objet d'une discussion et d'un accord. Le support apporté par le mari de Nathalie est surtout de l'ordre de la réassurance.

Face aux craintes financières de Nathalie, il l'encourage et anticipe – et désamorce – les risques que pourrait faire courir le projet à la famille.

*J'ai la chance d'avoir mon mari qui qui... (...); C'est un vrai support dans le sens où il m'encourage. Et on n'a pas énormément de besoins : on a une petite maison, enfin... (...)
Et lui, il me dit : « Des ressources, on en aura toujours. On peut compter sur nos parents, nos amis. Si on a besoin d'argent, on en trouvera toujours. Et même si un jour on a besoin d'argent, qu'on a besoin de ressources, on ne sera pas à la rue. Au pire du pire, si on a vraiment, vraiment besoin d'argent, on vend la maison, on trouve quelqu'un qui veut bien nous héberger et on se refait quoi !*

Dans ces deux récits, envisager le lancement de l'activité permet au couple d'ajuster sa conception égalitaire des rôles aux nouvelles contraintes et le conjoint peut jouer son rôle de soutien moral en plein.

« Soit tu me fais confiance. Soit tu ne me fais pas confiance. »

Ce remodelage n'est pas automatique. Parfois la « plastie » du couple ne tient pas face aux tensions créées par le projet d'indépendance et c'est la rupture. On conclura ce bref parcours dans la vie de couple des femmes avec Stéphanie, qui expérimente dans sa première relation de couple la rupture pour cause d'« indépendance ». Alors qu'à la mort de son père, Stéphanie commence à prendre les rênes de sa vie en main et à gagner son statut de femme, son couple *ne se met pas en place*. Elle se sent dans quelque chose d'*assez flottant où rien n'est vraiment stable*. Les velléités d'indépendance et la lutte que Stéphanie a commencée pour revendiquer sa place au sein de la fratrie ont des conséquences dans le couple, qui ne résiste pas à ce remodelage de la conception des rôles :

Et, comme par hasard, mon mec a commencé à stresser parce que je prenais trop d'indépendance et que je commençais à prendre ma place, aussi dans le couple. Et donc il décide lui de me quitter lui fin de l'année et donc ça c'est le truc... Le truc en trop.

Dans la relation qu'elle noue par la suite avec son compagnon d'aujourd'hui, Stéphanie posera son choix comme une condition de la construction de son couple :

J'avais la trouille à fond [de lui parler de son projet de création d'entreprise] mais en même temps, je me dis qu'il faut y aller, il va bien falloir... Je n'ai pas complètement confiance dans le truc mais je sais que c'est ce que je veux faire, je sais que c'est le truc qui me faut. Et il va falloir que tu me fasses confiance. Soit tu me fais confiance, soit tu ne me fais pas confiance. On est à un tournant.

ENTREPRENEURE, MERE (ET FEMME)

Question d'équilibre

Et il y en a plusieurs qui me disent « Oui mais si je retrouve du travail... Les horaires me permettent pas de ... » C'est là que, tu vois, réside aussi la violence sociétale dont je te parlais « Mes horaires ne me permettent pas de m'occuper des enfants. Enfin, on me demande de chercher du travail, mais alors je ne pourrai plus aller chercher les enfants à l'école. Qui va les amener ? » Ben, oui, qu'est ce que tu veux que je dise ? [Sylvain]

Cette problématique dépasse clairement le cercle étroit des entrepreneures et on peut d'ailleurs s'interroger avec Valérie Moulin sur la persistance d'un tel poids pesant sur les épaules féminines : « Est-il logique que, durant la période qui couvre la vie active, nombre de femmes et particulièrement les moins nanties d'entre elles, doivent « bricoler » leur temps de travail en fonction des périodes de la vie en sachant, qu'en fin de carrière, elles seront

financièrement pénalisées par ces parcours en dents de scie ? Plus fondamentalement, la véritable question qui se pose est de savoir pourquoi, encore aujourd'hui, c'est la femme qui se sent la première concernée quand il y a des choix à faire pour concilier les deux aspects. N'est-ce pas tout autant une responsabilité du conjoint et de la société ? »²⁸. Cette détermination – dans tous les sens du terme – à prendre en charge la famille a pourtant des effets marqués sur la carrière des femmes qui, au fur et à mesure de l'avancement dans les grandes étapes de la vie, creusent l'écart avec la carrière des hommes²⁹.

Dans la littérature sur l'entrepreneuriat féminin, cette question est centrale. On y relève souvent que les femmes se lancent dans un projet de création d'entreprise pour retrouver la maîtrise de leur temps, compris en fait comme le temps familial. A bien relire pourtant nos huit témoignages, les questions d'équilibre vie privée-vie professionnelle ne sont pas tant au rang de leurs priorités que cela. Seule Nathalie, qui sort d'une « carrière » dans un univers professionnel régi par les codes masculins, en fait mention comme un objectif explicite de son projet³⁰. Dans sa vie précédente, les horaires professionnels qui prennent souvent le pas sur les horaires privés et le rythme effréné grèvent sa disponibilité aux enfants.

A : Qu'est-ce que tu entends par équilibre vie privée, vie professionnelle ?

J : (...) Ah, parce que déjà je vais travailler le matin. Je vais commencer tôt et je vais finir tôt et ça va me permettre d'aller... d'être là, plus dispo, quoi. Moi, ce que je n'aimais vraiment pas, c'était de savoir mes enfants jusque tard à la garderie. C'est vraiment pas gai, quoi.

A : Et donc c'est ton mari qui les déposera le matin ? Ca c'est faisable ? Vous avez déjà discuté de ça ?

J : Oui, ça c'est faisable. Et donc de pouvoir me dire : « A 4 heures, je vais les chercher et de 4 heures jusqu'au soir, je suis avec mes enfants, quitte à devoir reprendre après. » Ca me convient déjà mieux. Puis, j'aurai les vacances scolaires. Donc un meilleur équilibre avec la vie privée.

A : Avec les horaires des enfants ?

J : Oui, un meilleur équilibre avec les enfants.

On voit déjà dans ce témoignage que cet équilibre recherché ne pourra se trouver que moyennant un certain nombre de stratégies : arrangement avec le conjoint et aménagement du temps de travail. Retarder les heures de travail en dehors des heures où il faut être disponible pour les enfants est une stratégie communément appliquée par les femmes entrepreneures, qui ont le sentiment de retrouver la maîtrise de leur temps. La bonne gestion de ces modalités d'équilibre est d'autant plus importante, comme le souligne Marie Ledent que, quel que soit le genre

La question de l'équilibre vie professionnelle, vie privée n'est jamais évidente. On voit beaucoup d'indépendants qui ont des semaines épouvantables, et alors quoi? Pour des revenus qui ne suivent pas toujours. Il y en a quand même beaucoup qui ont des revenus

²⁸ MOULIN (2012), p. 1

²⁹ GAVRAY (2006), p. 50

³⁰ On remarquera d'ailleurs que c'est davantage un équilibre avec les horaires des enfants qu'avec sa vie privée qu'elle dit rechercher et en cela, elle ne s'éloigne pas des femmes interrogées : « Les femmes interviewées sont majoritairement d'accord pour dire que, même si le conjoint participe aux tâches ménagères et au soin et à l'éducation des enfants, c'est la femme qui s'occupe de la majeure partie de ces tâches dans le ménage. 64 % de femmes entrepreneures déclarent que leurs activités principales en dehors du travail sont la famille et l'éducation des enfants. » CORNET (2004), p. 196.

planchers et parfois même en-dessous du seuil de la pauvreté et qui pourtant travaillent des semaines de 80 heures.

Ainsi dans la formation AFFA, une attention forte est portée à cette question de l'équilibre et à la gestion du temps – c'est d'ailleurs, selon Marie Ledent, la *principale ressource* dont elles disposent dans leur projet. Un jour où je suis présente, un exercice est proposé par Sylvain : il s'agit de mettre dans un planning tout ce que l'on fait pendant une semaine, heure par heure ; puis de refaire le même exercice avec ce que l'on prévoit de faire en tant qu'indépendant. L'exercice a été l'occasion de jolis fous rires entre les femmes, qui constataient presque avec stupeur qu'il leur faudrait se dédoubler pour s'acquitter de toutes les charges que la superposition des deux rôles avait révélées. Et ma propre superposition n'était pas moins comique que celles des participantes !

Pourtant, je pense que si les femmes AFFA n'évoquent pas davantage cette question, c'est qu'elles sont finalement habituées à jongler déjà avec cette superposition parfois schizophrénique de leurs agendas. Devenir indépendante, c'est s'affranchir des contraintes strictes des horaires imposés et elles partagent cette volonté avec une grande majorité des femmes entrepreneures : « *Paradoxalement, c'est la famille et ses contraintes liées à la répartition sexuée des rôles qui semblent en avoir attirer plus d'une vers ce statut d'indépendant. En choisissant ce statut d'indépendant, elles voulaient avoir plus de flexibilité ce qui ne veut pas dire travailler moins d'heures mais pouvoir gérer son temps de travail et ses horaires, en fonction des besoins de l'activité professionnelle et de la vie de famille.* »³¹ Le projet d'indépendance ne procède pas de la « *volonté d'aménager sa vie en fonction de son travail, mais bien au contraire, comme une volonté d'aménager son travail à sa vie.* »³² Et derrière cette volonté affichée d' « avoir plus de contrôle », il y a sans doute une volonté de s'affranchir et d'affirmer son pouvoir de décider pour soi, quand les contingences personnelles et structurelles sont telles que toute tentative pour se dresser comme agent de sa destinée se heurte aux limites imposées par le contexte socio-professionnel.

5- LE PROJET ENTREPRENEURIAL

LEVIER DE DEVELOPPEMENT DE SON POUVOIR D'AGIR

L'entrepreneuriat, c'est une manière de construire un projet professionnel qui te convient mais ce n'est pas une fin en soi. Non, le projet, c'est de sortir de l'ornière, quoi et d'être occupée, de me sentir utile, de retrouver des valeurs, de retrouver des gens, de faire ce que j'aime.

Si le profil des femmes qui s'engagent dans la formation AFFA est manifestement plus proche de celui associé dans la littérature à l'entrepreneuriat par nécessité – *des individus poussés à la création d'entreprise car ils ne perçoivent pas de meilleure alternative d'emploi* »³³ – qu'à l'entrepreneuriat par opportunité – *ceux qui poursuivent une opportunité d'affaires qu'ils ont identifiée ou créée* –, il faut certainement y voir un effet des conditions d'entrée dans la formation, qui cherchent, notamment, à intervenir sur les exclusions professionnelles.

³¹ CORNET (2004), p. 201.

³² BONNETIER (2005), p. 48.

³³ *Les entrepreneurs par nécessité sont considérés comme « des individus poussés à la création d'entreprise car ils ne perçoivent pas de meilleure alternative d'emploi » Ils sont opposés, dans une dichotomie communément acceptée, aux entrepreneurs par opportunité, à savoir ceux qui poursuivent une opportunité d'affaires qu'ils ont identifiée ou créée.*

Cependant, au terme de ce petit bout de chemin en la compagnie de ces 8 femmes, leur appliquer la distinction entrepreneur par nécessité vs par opportunité me déplait. Si elles ont bien été poussées – parfois violemment, parfois tout au long de leur vie, dans une lente réduction des possibles, parfois aussi par conviction – à entreprendre faute de meilleure alternative, je ne dirais pas que, ce faisant, elles ne se saisissent pas d'une opportunité. Je ne sais pas si elles réussiront à lancer leur projet d'entreprise – à ce stade, qui peut le savoir ? –, ce que je sais par contre c'est qu'elles ont réussi à se mettre en mouvement, en action choisissant de braver leur destin et refusant de rester dans le statut de victime que le cours parfois désastreux, toujours tumultueux de leur histoire de vie aurait pu leur imposer. Ainsi que le souligne Marie-Josée Bernard qui voit le processus de création d'entreprise comme un processus de résilience : « Parmi cette population certains voient le fait d'entreprendre comme une réelle opportunité de donner un nouveau souffle à leur vie, comme une manière de donner sens à leur parcours, une façon de guérir des blessures anciennes et intimes »³⁴, il me semble, en effet, que, dans le parcours de ces 8 femmes, il est une même volonté de changer le cours des choses. Une volonté qui, dans un moment de rupture, galvanise leurs énergies pour se lancer dans un projet dont elles ne connaissent pas l'issue, dans lequel elles doivent investir une bonne part de leurs ressources et dont elles espèrent qu'il sera le changement suffisant pour les sortir de l'ornière tout en redoutant qu'ils ne les entraînent plus profondément encore. C'est peut-être d'ailleurs leur intention elle-même qui transforme cette rupture – ce qui fait nécessité – en opportunité – ce qui ouvre des possibles.

Le premier jour, en écoutant Valérie me parler, j'avais eu cette compréhension intuitive du projet d'indépendance comme un processus permettant de partir à la reconquête de soi-même. Je l'avais notée dans mon cahier, suivie de nombreux points d'interrogation. Ensuite, chaque récit, à sa manière, avec sa substance propre, m'a rapprochée de cette perception, qui me permet finalement de faire sens à cette déclaration de Sylvain, alors qu'elle m'avait dans un premier temps perturbée – je pense que je n'étais pas loin de la considérer si pas comme machiste, au moins comme sérieusement condescendante³⁵ :

Parce qu'il y a la dimension émancipation de la femme et certaines ne vont pas mettre de mot dessus. (...) Tu vois, c'est comme si personne ne leur avait jamais dit « Vous avez le droit de... lancer votre projet. Mais oui, ça fait peur mais c'est aussi pour cela qu'on est là pour vous aider à vous mettre en action.

A quelques pages de terminer ce travail, pour donner à comprendre le processus qui se laisse appréhender sous la surface du récit des femmes AFFA, je voudrais brièvement et tardivement³⁶ invoquer la notion d'« empowerment »³⁷, chère aux féministes des heures combattantes, aussi grandes que soient les suspicions de galvaudisation ou de réappropriation attachées à son utilisation. Je la définirai avec Yann Le Bossé comme « *le fait d'exercer un plus grand contrôle sur les choses importantes pour soi* », qui précise aussi que « *sur le plan strictement individuel, elle oeuvre à l'affranchissement des obstacles personnels et au renouvellement de la capacité à agir dans le monde.* »³⁸

³⁴ BERNARD (2008), p. 121

³⁵ Croyant qu'il jugeait, je l'ai jugé. Qu'il me pardonne cette hâte inconsidérée à me faire une idée.

³⁶ Je ne l'invoque que brièvement et tardivement comme je l'ai découverte et appliquée à l'analyse des récits, dans une sorte de mise en abyme du processus « élaborationnel » de ma recherche.

³⁷ Pour cette brève incursion dans la thématique, je m'appuie sur les travaux de NINACS (1995), LE BOSSE (2002), LE BOSSE (2003) et CHARLIER (2006)

³⁸ LE BOSSE (2002), p. 190.

Cette reprise en main de son pouvoir d'agir et de décider, je ne la dirai pas mieux que Patricia :

Ici, AFFA m'a vraiment permis de me dire : « Oui, voilà, je peux me faire ma propre ligne du temps et j'écoute les conseils des autres ». Mais tu vois, en fait, j'ai déjà remarqué une chose : quand il m'arrive quelque chose maintenant, je ne fonds plus en larmes. Ca, ça veut dire que je suis en train de passer au-dessus. Et je suis capable d'écouter les conseils des autres, mais de prendre la décision moi-même et de ne plus me laisser pousser dans un chemin, parce qu'on m'y pousse. Je ne dis pas qu'il ne faut pas prendre ce chemin, mais si je le prends, c'est parce que c'est moi qui l'ai décidé. En fait, maintenant, c'est moi qui suis aux commandes de mon projet, aux commandes de moi, quoi.

Elle saisit bien que « *L'exercice d'un pouvoir d'influence sur le cours des événements implique que l'on puisse déterminer la direction du changement que l'on cherche à provoquer.* »³⁹ Ce pouvoir est dit renvoyer à la capacité de chaque individu à choisir librement ; transformer son choix en une décision et agir en fonction de sa décision, décider d'en assumer les conséquences : « *Le pouvoir se situe donc dans un cadre d'action et, être empowered, c'est prendre le risque d'agir, c'est oser étaler ses compétences en public.* »⁴⁰ Le processus du pouvoir d'agir est itératif, non linéaire et même dit « circulaire », fait d'incessants allers et retours et s'étalant parfois dans un espace-temps bien plus large que celui d'un temps de formation⁴¹.

Les femmes AFFA sont donc engagées dans « *une lutte pour acquérir les moyens (personnels et structurels) de mener une existence compatible avec leurs aspirations.* »⁴² et cette lutte s'articule autour de trois axes : assurer sa survie, exprimer son individualité et contribuer à la régulation collective des conditions générales d'existence. Chacun de leur projet se situera d'ailleurs sur cette « axionomie » en fonction de la disponibilité des « *ressources individuelles (les compétences, le sentiment d'efficacité personnelle, la capacité à formuler et à conduire un projet, etc.) et collectives (la présence de possibilités d'actions individuelles et collectives, la disponibilité des budgets, des informations, les conditions d'accès et d'utilisation des services, etc.)* »⁴³ auxquels les porteuses ont accès, position qu'on imagine variable dans le temps, au fur et à mesure que l'empowerment donne accès à davantage de celles-ci. Comme le dit Myriam :

Et donc... C'est là où il y a cette difficulté entre vouloir faire quelque chose pour s'épanouir et déployer ses propres ailes et d'un côté, pfff... voilà, il y a la réalité de la vie.

La grille de lecture des différents niveaux de pouvoir développée par Sophie Charlier dans son analyse d'organisations d'artisans en Bolivie apporte aussi des éléments pour comprendre ce qui est à l'œuvre dans la mise en projet des femmes AFFA⁴⁴. On ne s'y étendra pas faute d'espace-temps en proportion mais sa proposition d'analyse du pouvoir d'agir en quatre

³⁹ LE BOSSE (2002) p. 185.

⁴⁰ NINACS (2003), p. 22. La résistance des femmes AFFA – et même parfois la répugnance – à parler de leur projet ne serait donc pas un effet d'une inconséquence qui serait leur, mais bien le signe que le processus, s'il est à l'œuvre, n'a pas encore abouti.

⁴¹ Il n'est d'ailleurs pas rare que des anciennes participantes AFFA qui semblent avoir disparu dans la nature ne réapparaissent quelques mois voire quelques années plus tard, toujours porteuses d'un projet, à la surprise et au désarroi des formateurs – le processus étant trop long pour rentrer dans les financements.

⁴² NINACS (2003), p.77.

⁴³ NINACS (2003), p. 44.

⁴⁴ CHARLIER (2006)

niveaux : *pouvoir intérieur* (estime de soi, identité, force psychologique) ; *pouvoir de* (pouvoir de prendre des décisions), *pouvoir sur* (capacité à agir sur le monde) et *pouvoir avec* (pouvoir social et politique) pourrait être un puissant outil pour la conception et l'évaluation du programme de formation. Ainsi, par exemple, au cours de la journée de clôture, les femmes ont été invitées à évaluer le dispositif et ce qu'elles en avaient « tiré » : les items cités sont tout à fait concordants avec la grille d'analyse proposée par Sophie Charlier pour approcher le processus d'empowerment. En d'autres termes, les compétences que les femmes disent avoir développées traduisent le processus d'empowerment dans lequel elles se sont engagées en se lançant dans la création de leur entreprise et que la formation AFFA leur a permis de développer. Elle pourrait, ainsi que d'autres outils de ce modèle, apporter un angle intéressant à la formulation et à l'évaluation des objectifs de la formation, qui laisse davantage de place au processus qu'aux résultats « entrepreneuriaux ».

Dans cette perspective du projet entrepreneurial comme levier du « pouvoir agir », les efforts valent tout autant que le résultat, si pas plus. Ils sont d'ailleurs essentiels au processus : « *les efforts en tant que tels augmentent le sentiment d'appropriation chez les personnes qui les déploient. De plus, le but d'un processus est également la réparation des « ruptures » telles la stigmatisation et la culpabilisation des personnes qui ont subi une oppression.* »⁴⁵ On se raccroche ici à cette question de la résilience évoquée plus haut et le sentiment de Patricia de racheter sa vie n'y était sans doute pas étranger.

Cette notion de « pouvoir agir », que je survole ici à peine, me semble donc prometteuse d'un cadre conceptuel plus large et plus approprié que les théories entrepreneuriales pour comprendre tout ce qui fait la richesse et la vigueur du projet d'entreprendre, quand bien même il n'aboutirait pas sur la création d'une entreprise. Elle permet aussi à mon sens de l'évaluer – et donc de le considérer – comme dépassant ses résultats escomptés, qu'ils soient professionnels, sociaux ou financiers.

6- CONCLUSION

Au moment de clôturer ce travail, je me permettrai d'abord de regretter l'étroitesse de son cadre: les 8 vies que j'ai essayées d'y faire tenir se pressent et réclament plus de place pour être dites dans la grande richesse et l'infinie complexité de leur trame et de leurs nuances. Y sélectionner ce qui « méritait » d'être écrit ici a été le plus compliqué des choix. Que mes 8 battantes me pardonnent les coupes brutales et les raccourcis impitoyables que j'ai fait subir à leur récit⁴⁶.

Ce travail aurait dû, entre autres, être l'occasion d'investiguer les spécificités de l'entrepreneuriat féminin, cette manière qu'auraient les femmes de fonder leur projet professionnel sur leur identité et leurs valeurs, sur le vécu :

Réussir à faire vivre mon projet sans que j'ai forcément besoin de l'appuyer sur ce que j'ai vécu, parce que je n'ai pas forcément envie de raconter tout cela à tout le monde. Même si cela qui le fonde, si c'est sur mon parcours intérieur, mon parcours de vie, il faut que je

⁴⁵ NINACS (1995), p. 86.

⁴⁶ Et ce malgré les quelques libertés que je m'y suis autorisée, qu'il me faudra également me faire pardonner ;-)

puisse le faire vivre à l'extérieur de moi. Qu'il soit assez solide pour qu'il existe sans avoir besoin de me justifier et de m'exposer.

J'aurais dû m'arrêter aussi sur le contexte dans lequel la formation est organisée et céder davantage la parole à Marie Ledent, la coordinatrice de la formation. Pour faire court, les visions parfois divergentes des différents pouvoirs subsidiaires imposent de multiples aménagements de cahiers de charge et dessinent des grilles d'évaluation parfois difficilement conciliables entre insertion socioprofessionnelle et accompagnement d'entreprise, dans les rets desquels les formateurs, engagés comme conseillers en création d'entreprise, expriment avoir parfois bien du mal à se positionner :

Oui, ça dépend des objectifs qu'on a mais... Effectivement, dans des structures où on doit tous accompagner vers la création d'entreprises... Voilà... Moi je pense que pour une création d'entreprise, je dois voir 3, 4, 5 fois plus de personnes que dans d'autres structures.

Il aurait fallu aussi tenter de saisir ce qui favorise dans la formation l'émergence de ce processus d'empowerment : le travail en groupe solidaire ; la bienveillance, certainement ; la qualité du regard qu'on porte sur elle, aussi ; et sans doute aussi pour beaucoup le fait que, même si le projet ne semble pas bien abouti, pas bien rentable, on les laisse y rêver, forts sans doute de la conviction tacite que le rêve de ce qu'elles pourraient être dans un projet qui serait le leur les emmènera assurément vers un ailleurs.

En matière de conclusion, je dirais donc : Oui ! Le projet d'entreprendre est pour ces femmes bien davantage encore que ce tremplin vers un mieux social dont il véhicule les promesses, il est aussi cet élan qui leur rend possible la prise en compte de ce qu'elles sont, de leurs valeurs, leurs priorités, leur vision de l'avenir. Il est, finalement et avant tout, un processus de (re)construction de leur identité et de leur pouvoir d'agir sur elles-mêmes et même, tout au bout du compte, sur les contextes qui les déterminent.

Quand j'ai – superficiellement – découvert le cadre conceptuel du « pouvoir d'agir » dont je n'avais qu'une idée assez imprécise, il m'a mise en joie. Il est précisément ce que je cherchais à tâtons à dégager des récits des femmes AFFA. Il me permet, faisant fi des impératifs pragmatiques de leur démarche et des injonctions à la réussite sociale qui leur sont faites, de leur rendre hommage et de donner à voir les lignes de force – force de vie, force de changement – qui les emmènent vers un mieux, vers un autre elle-même qui, pourtant, reste soi. Et c'est là finalement tout l'enjeu.

Ce cadre conceptuel, qui s'éloigne des visions plus « utilitaristes » et instrumentalisantes de l'accompagnement en création d'entreprise, me semble aussi permettre une vision adoucie des enjeux du dispositif AFFA et de réconcilier les plus contradictoires d'entre eux. Accepter pour mission explicite d'accompagner ces femmes dans leur réappropriation de leur pouvoir d'agir grâce au projet d'entreprendre, considéré comme un véhicule et non comme une fin en soi, permet sans doute de laisser encore plus facilement éclore ce léger décalage, cet imperceptible changement de perspective dans le regard qu'on porte sur elles et sur leur projet, dont elles ont le plus grand besoin pour construire sur *cette fragilité* une vision d'elle-même solide et résiliente :

Mais en fait, je crois vraiment en ce projet. Mais je dis « Il y a quelque chose que je dois passer au-dessus, c'est cette fragilité. (...) Il y a cette fragilité en moi. Je sais que je sais le faire, mais quelque part avant de le prouver aux autres, je dois me le prouver à moi.

Et en effet, il est question de confiance à retrouver, d'estime de soi à construire et toute la bienveillance des conseillers de Crédal y est bien nécessaire, qui choisissent de croire dans ces femmes parfois *contre vents et marées*. Et à ce titre, ils sont bien des « *passeurs* », qui se donnent pour mission d'« *élargir le monde des possibles* »⁴⁷.

La où j'ai encore des craintes, c'est que je n'ai pas le profil de l'entrepreneur. Quand je dois fixer des prix, ça me rend malade et donc, pour l'instant, quand je vois quelqu'un je fais tout gratuitement.

Quand à m'interroger avec elles sur le fait qu'elles aient ou non les compétences pour lancer leur projet – les fameuses aptitudes entrepreneuriales au rang desquelles on peut citer la débrouillardise, la créativité, la capacité à trouver des solutions, à prendre des décisions, à s'organiser et à gérer son temps – et suffisamment d'estime d'elles-mêmes pour réussir à rendre leur projet visible et à se faire payer, je me garderais bien de me prononcer.

Les femmes que j'ai rencontrées sont riches en tous cas de la faculté de (se) rêver. Quittons-les sur ce rêve d'elles-mêmes qu'elles ont accepté de nous dévoiler et rêvons avec elles qu'il leur permette de se déployer.

BIBLIOGRAPHIE

BATTAGLIOLA (1999) – BATTAGLIOLA F., « Des femmes aux marges de l'activité, au cœur de la flexibilité », Travail, genre et sociétés, 1/1999 (N° 1), p. 157-177.

BEAUCAGE (2004) – BEAUCAGE A., LAPLANTE N., LEGARE R. « Le passage au travail autonome : choix imposé ou choix qui s'impose ? », *Relations industrielles / Industrial Relations*, vol. 59, n° 2, 2004, p. 345-378.

BERNARD (2013) – BERNARD C., LE MOIGN C., NICOLAÏ J.-P., L'entrepreneuriat féminin. Document d'étape. Centre d'analyse stratégique, n°2013-06, 2013.

BERNARD (2008) – BERNARD M.-J., « L'entrepreneuriat comme un processus de résilience. Les bases d'un dialogue entre deux concepts », *Revue internationale de psychosociologie*, 2008/32 (Vol. XIV), p. 119-140.

BERTAUX-WIAME (2004) – BERTAUX-WIAME I., « Devenir indépendant, une affaire de couple », *Cahiers du Genre* 2004/2 (n° 37), p. 13-40.

BONNETIER (2005) – *Les freins et moteurs de l'entrepreneuriat féminin. Mise en réseau d'expériences au niveau des trois régions, lorraine, wallonne, luxembourgeoise, pour promouvoir l'implication de la femme dans la sphère socioprofessionnelle, et plus particulièrement l'entrepreneuriat*, Enquête réalisée dans le cadre d'un projet interrégional III-A associant la Wallonie, la Lorraine et le Luxembourg, 2005.

CHARLIER (2006) – CHARLIER S., « L'analyse de l'empowerment des femmes qui participent à une organisation de commerce équitable. Une proposition méthodologique » in AUROI C., YEPEZ I, Economie solidaire et commerce équitable. Acteurs et actrices d'Europe et d'Amérique latine, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2006.

CORNET (2004) – CORNET A., CONSTANTINIDIS C., « Entreprendre au féminin. Une réalité multiple et des attentes différenciées », *Revue française de gestion*, 4/2004 (no 151), p. 191-204.

⁴⁷ LE BOSSE (2003), p. 39.

- FRICKEY (1994) – FRICKEY A., BLÖSS T., NOVI M., « Modes d'entrée dans la vie adulte et trajectoires sociales des femmes mariées. », *Population*, 49^e année, n°3, 1994. pp. 637-656;
- GAVRAY C. (2006) – Gavray C., « Au fur et à mesure qu'elles se construisent, les trajectoires professionnelles divergent entre les sexes : l'exemple belge », *Formation emploi* [En ligne], 93 | janvier-mars 2006, mis en ligne le 03 décembre 2009, consulté le 6 janvier 2017. URL : <http://formationemploi.revues.org/2370>
- HELARDOT (2005) – HELARDOT V., « Précarisation du travail et de l'emploi : quelles résonances dans la construction des expériences sociales ? », *Empan* 2005/4 (no 60), p. 30-37.
- LAMBRECHT (2003) – LAMBRECHT J., PIRNAY F., AMEDODJI Ph., AOUNI Z., *Entrepreneuriat féminin en Wallonie*, Centre de Recherche PME et d'Entrepreneuriat - Université de Liège - Centre d'Etudes pour l'Entrepreneuriat - EHSAL - K.U. Brussel, 2003.
- LE BOSSE (2002) – LE BOSSE Y, GAUDREAU L., ARTEAU M., DESCHAMPS K., VANDETTE L., « L'approche centrée sur le développement du pouvoir d'agir : Aperçu de ses fondements et de son application. », *Canadian Journal of Counselling / Revue canadienne de counseling*, 2002, vol. 36 :3, p.
- LE BOSSE (2003) – LE BOSSE Y, « De l'"habilitation" au "pouvoir d'agir" : vers une appréhension plus circonscrite de la notion d'empowerment », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 16, n° 2, 2003, p. 30-51.
- MOULIN (2012) – MOULIN A., *Concilier vie privée et vie professionnelle : un défi pour les femmes ! ACRF - Les analyses 2012/15*, p.1
- NIKINA (2012) – NIKINA A., LE LOARNE-LEMAIRE S., SHELTON L. M., « Le rôle de la relation de couple et du soutien du conjoint dans l'entrepreneuriat féminin », *Revue de l'Entrepreneuriat* 2012/4 (Vol. 11), p. 37-60.
- NINACS (1995) – NINACS W. A., « Empowerment et service social : approches et enjeux », *Service social*, vol. 44, n° 1, 1995, p. 69-93.
- NINACS (2003) – NINACS W. A., « L'empowerment et l'intervention sociale », *Journée d'études*, Centre de documentation sur l'éducation des adultes et la condition féminine, Montréal, 2003.
- PAILOT (2003) – PAILOT P., « Méthode biographique et entrepreneuriat : Application à l'étude de la socialisation entrepreneuriale anticipée », *Revue de l'Entrepreneuriat*, 1/2003 (Vol. 2), p. 19-41.
- SCHEPENS (2004) – SCHEPENS F., « L'entrepreneur, sa femme et leurs enfants : de la recherche de l'indépendance à son dénigrement », *Cahiers du Genre* 2004/2 (n° 37), p. 155-169.
- SHAPERO (1975) – SHAPERO A., « The Displaced Uncomfortable Entrepreneur », *Psychology Today*, vol. 42, p. 83-88.
- TESSIER-DARGENT (2016) – TESSIER-DARGENT C., FAYOLLE A., « Une approche typologique de l'entrepreneuriat de nécessité », *RIMHE : Revue Interdisciplinaire Management, Homme & Entreprise* 2016/3 (n° 22), p. 74-92.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	1
PRELIMINAIRES	2
LE TERRAIN : AFFAIRES DE FEMMES, FEMMES D’AFFAIRES	2
LE RECUEIL DES DONNEES	3
PARTI PRIS (ET ASSUME)	4
AUX ORIGINES DU PROJET RUPTURES PROFESSIONNELLES ET ACCIDENTS DE LA VIE	7
TRAVAIL PRECAIRE OU CHÔMAGE, LA SPIRALE INFERNALE	8
BOUM, TU CRAQUES	9
SANS TRAVAIL, JE SUIS PERDUE	11
LE TRAVAIL QUI FAIT MAL	12
LE TRAVAIL QUI NE FAIT PLUS SENS	14
DANS LA VIE D’UNE FEMME	15
ENTREPRENEURES, OUI... MAIS FEMMES !	17
FEMMES SUSPENDUES : DOMINATION MASCULINE ET PROJET D’ENTREPRISE	18
UNE VIE RACHETEE	19
L’HISTOIRE D’UNE CHUTE	19
FAIRE SA PLACE DE FEMME	20
AVEC OU SANS VOUS : SOUTIEN FAMILIAL ET PROJET ENTREPRENEURIAL AU FEMININ	21
LA SOLITUDE DANS L’ABSENCE DE SOUTIEN	21
UN PROJET TROP PERSONNEL ?	22
L’ARGENT, PRINCIPAL FREIN AU SOUTIEN	23
COUPLE SOLIDE, REMODELAGE DES ROLES	24
PARTENAIRES A LA VILLE COMME A LA MAISON	25
« SOIT TU ME FAIS CONFIANCE. SOIT TU NE ME FAIS PAS CONFIANCE. »	26
ENTREPRENEURE, MERE (ET FEMME) : QUESTION D’EQUILIBRE	26
LE PROJET ENTREPRENEURIAL, LEVIER DE DEVELOPPEMENT DE SON POUVOIR D’AGIR	28
CONCLUSION	31
BIBLIOGRAPHIE	33

